LE DIAMANT-ESPION

POLICE et MYSTÈRE

Le Volume Complet 50 cs

J. FERENCZI & FILS
EDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

Le diamant-espion

ROMAN POLICIER

par RENÉ SCHWAEBLÉ

I

UN CADAVRE DANS UNE MALLE

Il y a quelques années encore, les alentours de la gare des marchandises de Versailles-Matelots présentaient un assez bizarre aspect.

Le réseau des diverses voies ferrées formait un ensemble compliqué à proximité des bois, dans un site qui, la nuit venue, était fort désert.

— Mais ce qui ajoutait surtout à l'étrangeté du lieu c'était des baraquements, ayant jadis servi de hangars, et laissés maintenant à l'abandon.

Un coin peu rassurant où il ne faisait guère bon s'aventurer le soir, ne fût-ce même que pour une promenade sentimentale.

Sous les taillis obscurs on entendait des voix chuchoter et de temps en temps jaillissait de-ci de-là l'éclair d'une lampe électrique de poche, laissant momentanément apercevoir une silhouette qui glissait rapidement pour se perdre à nouveau dans l'ombre...

Si l'honnête passant ne rencontrait point là la sécurité, les bandits, en revanche, pouvaient y opérer tout à l'aise.

A l'intérieur de l'un de ces baraquements, discrè-

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. n° 120.

tement éclairés par une lanterne sourde, des pilleurs font l'inventaire, ils crochètent les malles, valises, paniers, colis volés dans les wagons, grognant de joie à la découverte d'un bibelot précieux, d'une fourrure rare, triant les objets selon leur valeur avec la science d'experts, ricanant à la vue de linge sale ou de vêtements déchirés, parcourant, à la hâte, certains papiers, pour voir s'ils ne contiendraient pas matière à chantage.

Quelquefois, la porte du fond s'ouvre silencieusement, un gredin apparaît, apportant un sac ou une caisse.

Cela devient un véritable entrepôt dans lequel s'entassent, fort méthodiquement rangées, les marchandises les plus diverses, d'un côté l'alimentation, de l'autre l'industrie du vêtement, ici la bijouterie et l'horlogerie, là l'article de Paris.

Les malandrins sont affairés. L'un bougonne :

— Ce qu'il faut travailler pour gagner sa vie! Et quels voleurs que ces gens-là! Ils ont des malles superbes, et rien dedans, rien que des saletés.

« On ne sait plus comment faire. Actuellement, c'est dans les colis d'apparence miteuse qu'on trouve quelque chose d'intéressant.

« Les gens sont devenus méfiants : la police est trop indulgente, elle n'arrête pas cette foule de concurrents qui jettent le discrédit sur nous. Les journaux ont tort de publier les récits de toutes ces disparitions, on n'ose plus voyager, ça affole.

« Tiens, voilà une petite terre cuite qui n'est pas mal! elle est dans le goût du XVIII[e] siècle, mais, est-elle authentique? »

Le hangar présentait une animation extraordinaire.

Dans tous les coins, sans bruit, on déballait avec frénésie, et les chaussures, les robes, les chemises, les livres, les bibelots s'entassaient sur les planches, à leur place.

Il y en avait, évidemment, pour des sommes considérables.

Mais, nos hommes assez riches pour pouvoir atten-

dre, préféraient ne lâcher les objets sur le marché qu'au fur et à mesure, nullement désireux de vendre à bas prix ni de faire baisser la vie chère.

Ils gardaient leurs secrets pour eux, et ne voulaient pas de recéleurs.

— Nom d'un chien! dit l'un. Voilà une malle! Elle pèse plus de cent kilos! Et quelle malle! regardez-moi ça! c'est tout cuir! c'est une malle qui peut bien valoir dans les mille francs, peut-être même davantage!

— Alors, elle ne contient que des saletés; tu ne vas y trouver que du linge dégoûtant ou des fruits pourris.

— Avec un poids pareil? tu blagues; je parie pour des draps merveilleux ou des livres rarissimes! Viens m'aider à l'ouvrir, je ne puis y arriver. Une riche serrure! Ohisque! ohisque!

— Ah! zut!... Ça, par exemple!...

— Qu'y a-t-il?

— Un cadavre!

— Un cadavre? tu rêves! Mais non! c'est un cadavre! ça, c'est embêtant! il s'agit de le faire disparaître le plus tôt possible! nous ne pouvons pas garder ça ici!

« Sans compter que si la police mettait le nez dans nos affaires et qu'elle trouve un cadavre, ce serait le bouquet; nous serions bons pour l'échafaud, car on ne manquerait pas de nous accuser!

— Le faire disparaître! tu parles bien! mais que veux-tu qu'on en fasse?

— Reporte-le où tu l'as trouvé. Regarde, d'abord, si le macchabée n'a pas une bague, une montre, une épingle de cravate.

« Il ne faut rien laisser perdre.

— Ah! je peux me vanter d'avoir fait une jolie « trouve », comme on dit dans mon pays!

A ce moment, on frappa doucement à une porte.

— Hein? qu'est-ce que c'est? qui peut frapper?

— Rassure-toi! ce n'est pas la police : elle n'a pas l'habitude de frapper. Va ouvrir.

Prenant une petite lanterne et dirigeant la lumière

sur la porte, le bandit ouvrit celle-ci, et aperçut une jeune fille jolie, élégante.

— Vous désirez? demanda-t-il brutalement.

— Je voudrais... savoir si...

— Entrez! on n'entend rien! Et puis, la porte n'a pas besoin de rester ouverte!

La jeune fille entra timidement, tout interloquée.

A cet instant, les portes et les fenêtres, enfoncées, s'ouvrirent, violemment, à la fois, et une vingtaine de puissants gaillards, revolver au poing, surgirent, criant :

— Haut les mains!

Ce ne fut pas long! en deux secondes toute la bande avait, comme par enchantement, disparu, par des trappes, sous le nez des policiers ébahis qui, n'apercevant plus que la jeune fille, la ligotèrent étroitement, malgré ses protestations et supplications, et l'emportèrent, en disant :

— Oui, ma petite! va toujours! on saura bien te faire parler, on saura bien te faire « mettre à table », donner les noms de tes complices!

« Ton affaire est bonne! Un cadavre! »

II

LE CADAVRE SE VOLATILISE

Dans son cabinet, le juge d'instruction marchait à petits pas. Il fumait voluptueusement un excellent cigare, et se frottait les mains en pensant :

— Excellente affaire qui va m'apporter l'avancement désiré, et me faire, enfin, nommer conseiller à la cour ou président de chambre!

« Affaire sensationnelle dont les journaux vont

copieusement parler! Un cadavre dans une malle! beau crime, ma foi! Une longue série de vols! Une bande merveilleusement organisée!

« Evidemment, je ne tiens pas tous les coupables... mais, je tiens cette jeune fille qui les connaît tous!

« Une jeune fille, ça ne sait pas se défendre, ça n'a pas de volonté, ça se laisse émotionner facilement. Je n'aurai qu'à la mettre en présence du cadavre pour qu'elle lâche tout ce qu'elle sait. Elle va venir, mais ne nous pressons pas, réfléchissons, relisons les premières notes du dossier.

« Une chose m'ennuie, se dit-il, en tournant doucement les feuilles du dossier : on n'a pas pu relever d'empreintes digitales.

« Les inspecteurs ont examiné minutieusement les caisses, les malles, les vitres, les portes : rien!

« Ils ont visité soigneusement les souterrains par lesquels les bandits se sont enfuis à leur vue et ont pu gagner le large : rien.

« Ils n'ont même pas été très malins : ils auraient dû se méfier du coup du souterrain étant donné surtout, que tout le monde sait que le parc de Versailles en est miné!

« Enfin... passons...

« Faites entrer l'inculpée! commanda-t-il à son greffier. »

Entre deux gendarmes, menottes aux poignets, la jeune fille entra lentement. Elle était livide, et pleurait à sanglots, pouvant à peine se soutenir.

La magistrat la considéra silencieusement, de cet œil qu'il comparait volontiers à celui du lynx, et dont il vantait lui-même la sûreté.

Il la détailla froidement de la tête aux pieds, étudiant les traits de son visage, la coupe de sa robe, la forme de ses souliers.

Il professait pour les théories nouvelles une profonde admiration, et connaissait le caractère d'une femme à la couleur de ses yeux et à celle de sa chemisette.

Puis il reprit sa marche de long en large, comme si elle n'était pas là, et il songeait :

— Eh... eh... ce ne sera peut-être pas si facile que je le pensais.

« Elle a l'air diablement forte! Quel maintien modeste! quel air innocent! Comme les femmes savent bien jouer la comédie! On lui donnerait le bon Dieu sans confession, et on la relâcherait immédiatement!

« Nous verrons bien! Elle doit aimer l'un de ces gredins, et ne voudra pas le « donner ».

Enfin, il daigna paraître s'occuper d'elle.

— Allons, dépêchons-nous! je suis pressé! Votre nom, vos prénoms? votre âge? votre adresse, si... vous en avez une.

La jeune fille avait retrouvé son énergie, et ce fut d'une voix presque assurée qu'elle répondit :

— Je m'appelle Jeanne Mathis. J'ai vingt ans. J'habite Versailles, rue Royale, depuis longtemps, je suis connue et estimée dans mon quartier.

« Pourquoi m'a-t-on arrêtée? Que me reproche-t-on? Je suis innocente!

— Pourquoi l'on vous a arrêtée? elle est bien bonne! On vous pince en flagrant délit, en train de dépouiller des malles volées.

« On vous trouve près d'un malheureux que vous et les vôtres avez assassiné, et vous demandez pourquoi l'on vous a arrêtée?

« Ecoutez-moi, je vais vous donner un bon conseil : ne vous moquez pas trop de la justice, ça ne ferait qu'aggraver votre cas. Vous n'avez qu'un moyen de rendre votre sort plus doux : avouer, donner les noms de vos complices, indiquer les circonstances du crime.

— Mais, je suis innocente, je ne comprends rien à ce que vous dites! C'est une épouvantable erreur!

« Je suis fiancée à Max Rigaud, je l'aime, il m'aime!

— Bien... bien... pas de sentiment! Répondez à ma question sans me parler d'amour.

« Que faisiez-vous dans le baraquement, en compagnie des pilleurs, quand la police est arrivée?

— C'est simple. J'attendais depuis longtemps un colis, et, ne le voyant pas venir, je me décidai à aller

le chercher moi-même à la gare des marchandises de Versailles-Matelots.

« Il faisait nuit, je me suis trompée d'endroit, je suis entrée dans ce maudit hangar.

« Et voilà...

— Et voilà! et vous croyez que ça va prendre? vraiment, c'est un peu jeune!

« Cherchez autre chose! Vous n'avez pas beaucoup d'imagination! »

A ce moment, on frappa à la porte, et un inspecteur de la Sûreté parut, qui remit une note au magistrat.

Celui-ci la parcourut rapidement, et, à voix basse, déclara :

— Ça ne veut absolument rien dire! Mon ami, vous ignorez l'art et la manière de se créer un alibi toujours valable.

« Les renseignements que vous avez recueillis sur l'accusée sont excellents, parfaits; et après?

« Cela prouve, seulement, qu'elle a été assez habile pour vivre une double existence, d'un côté honnête, de l'autre criminelle; ici, honorablement connue, peut-être même fiancée à un brave homme, et là volant, pillant, entôlant, maîtresse d'un bandit!

Et, se retournant vers la jeune fille, il demanda :

— Vous ne voulez pas avouer? Vous êtes décidée à vous renfermer aujourd'hui dans ce mutisme?

« Soit! Demain matin, je vous confronterai avec le cadavre, avec votre victime.

« Gardes, reconduisez la prévenue à la prison. »

Elle sortit, accablée par le désespoir, mais, gardant néanmoins, dans toute son attitude, une noblesse qui étonna ce juge d'instruction, pourtant peu psychologue.

— Hum!... dit-il à l'inspecteur, forte tête! Mais, passons. Le cadavre? Quels sont vos renseignements?

« Avez-vous du nouveau?

— On ne signale aucune disparition. J'ai téléphoné de tous les côtés : rien.

— Cela ne doit pas nous surprendre : ce ne peut être que le cadavre d'un voyageur.

« Les gredins auront dû guetter, dans un train de luxe, un voyageur isolé, ils l'auront assassiné, dépouillé, jeté par la portière à un endroit où se tenaient leurs complices, lesquels l'auront enfermé dans l'une des nombreuses malles qu'ils avaient à leur disposition — nous savons comment! — en attendant de l'expédier à l'autre bout de la France!

« Et les amis et les parents du défunt n'ont pas encore eu le temps de constater sa disparition.

« Au reste, demain matin, nous le ferons photographier, et communiquerons sa photographie à la presse.

« Ce ce côté, mon opinion est arrêtée. Vous avez son signalement?

— Le voici.

Le magistrat lut la note et la résuma ainsi :

— En somme, aucune particularité, pas de bijoux, pas de marques au linge, pas d'adresse de tailleur au veston. Toutes les précautions ont été prises. Cela prouve bien que le crime a été commis par des assassins de profession.

« Mais, dans le signalement que vous me donnez, il y a quelque chose d'extraordinaire : l'état de conservation parfaite dans lequel se trouve le mort! pas de tache, pas de trace de décomposition, pas d'odeur! Cela est vraiment bizarre, et ce cas intéressera vivement les médecins.

« Car je ne pense pas que les misérables aient pris le soin de lui faire des injections de bichlorure de mercure, qui empêche la décomposition! Ils ne l'auraient pas embaumé, ce serait le comble!

« Il est vrai qu'actuellement le crime devient scientifique, et que MM. les assassins sont, parfois, de véritables savants! »

L'inspecteur risqua une objection :

— Quel intérêt auraient-ils eu à ce qu'il ne se décomposât pas? Il me semble, au contraire, qu'ils avaient intérêt à ce qu'il se décomposât, et le plus vite possible, pour qu'on ne pût l'identifier!

— Vous ne réfléchissez pas assez, mon ami! Ils avaient, je vous l'ai dit, l'intention de l'expédier dans

une gare, en consigne, où il serait demeuré des semaines et des semaines.

« Ceci leur aurait permis de faire tranquillement leurs petites affaires, et de se sauver bien loin.

« Or, si le cadavre s'était décomposé, l'odeur aurait forcément attiré l'attention des employés passant à proximité.

— C'est vrai, je n'y avais pas songé.

— Encore une fois, je ne crois pas à tant de machiavélisme, et suis persuadé qu'il n'y a là qu'un effet physiologique rare, mais naturel.

« Qui sait?

« La malle dans laquelle ils ont enfermé le malheureux avait, peut-être, contenu des substances chimiques qui ont aidé à sa conservation. Au reste, les médecins nous fourniront la clef de l'énigme.

« Vous pouvez vous retirer, mon ami. A demain. »

Le soir, le juge ruminait cette ténébreuse histoire quand, dans son courrier, il trouva une lettre anonyme ne contenant que cette ligne :

« Relâchez la jeune fille : elle est innocente. »

— Comment donc! pensa-t-il. Relâchée, elle se terrerait dans un de leurs repaires! et adieu la piste!

« Décidément, ces gens me prennent pour un idiot! »

Le lendemain matin, de bonne heure, devant le hangar, des hommes graves allaient et venaient.

Des autos bientôt parurent.

De l'une descendirent le juge d'instruction et son greffier, de l'autre Jeanne Mathis entre deux gendarmes.

— Tout le monde est là? demanda le magistrat. MM. les médecins-experts? MM. les inspecteurs du service anthropométrique? MM. les inspecteurs de la Sûreté? M. l'avocat de la prévenue?

« Bon! Allons... »

La porte ouverte, ils pénétrèrent. Le juge, qui les précédait, se dirigea, tout de suite, vers la malle funèbre, dont on avait refermé le couvercle.

Il fit ranger les assistants en cercle, et, très content de lui, sûr de son coup de théâtre, assuré qu'elle

allait avouer, il commanda aux gendarmes d'amener l'accusée.

— Vous persistez, dit-il d'une voix sévère, à affirmer que vous êtes étrangère au crime?

— Je jure que je suis totalement innocente.

— Fort bien! qu'on ouvre la malle!

Un gendarme obéit, souleva le couvercle.

Tous les regards étaient anxieusement braqués sur le visage de la jeune fille.

Mais, déjà, le gendarme s'écriait :

— La malle est vide!

La malle était vide, en effet...

Et le juge, qui s'était penché précipitamment sur elle, aperçut seulement, dans le fond, un petit tas de poussière...

— Voilà qui est fort... murmura-t-il. Le cadavre n'est plus là... On a volé le cadavre! Dans quel but?

— On ne l'a pas volé! fit un médecin.

— Comment! on ne l'a pas volé? on ne l'a pas emporté, si vous préférez?

— Non, monsieur le juge d'instruction. Le cadavre a été... brûlé!

— Ici? ça se sentirait et il en resterait quelque chose!

— Il en reste quelque chose aussi : le petit tas de cendres qui est là, et cette légère couche graisseuse sur les parois de la malle.

« Vous n'avez qu'à constater vous-même.

— Vous parlez sérieusement? interrogea le magistrat, un peu inquiet.

— On ne peut plus sérieusement! Le phénomène est rare, mais il est étudié, connu, classé officiellement, et Zola, dans son roman : *Le docteur Pascal*, en a tiré un effet sensationnel.

« Un alcoolique peut se consumer entièrement, sans fumée, se réduire en un minuscule tas de cendres, en quelques heures.

« Il brûle à la façon d'une faible veilleuse : une imperceptible flamme bleuâtre l'entoure comme une auréole, sans dégager de chaleur.

« Je vous répète que le fait est rapporté dans

presque tous les traités de médecine, et qu'ils s'accordent à déclarer qu'un individu qui a longtemps abusé de l'alcool sous ses diverses formes, peut ainsi disparaître sans laisser de traces, s'il prend feu pendant le sommeil de l'ivresse, ou... après la mort.

— S'il prend feu! il aurait donc fallu que quelqu'un y mît le feu! il aurait donc fallu que quelqu'un sût qu'il était alcoolique!

— Ça, monsieur le juge d'instruction, ce n'est plus l'affaire du médecin.

Les autres docteurs examinèrent la couche graisseuse et la cendre, et se rangèrent à l'avis de leur confrère.

— Mais, dit le juge abasourdi, ce n'est pas possible! les dents... les os... Non, ce n'est pas possible! c'est du roman!

— Encore une fois, le fait est authentique! Et tout, les dents, les os, etc., se consume sans laisser de traces, et sans fumée ni odeur.

Il avait complètement oublié la jeune fille qui, entre les gendarmes, demeurait immobile, indifférente, dédaigneuse.

Il finit par l'apercevoir, et ce fut sur elle que sa rage retomba.

Il la contempla fixement, voulant pénétrer sa pensée, et hurla :

— Félicitations! Bande merveilleusement organisée! Trucs admirablement combinés! Rira bien qui rira le dernier!

Et, se retournant vers les médecins, il leur cria :

— Messieurs, j'ai le regret de vous annoncer que je ne crois pas au cadavre si élégamment brûlé.

« On l'a enlevé pour le faire disparaître d'une façon plus prosaïque, plus commune, en le jetant, par exemple, dans un four à chaux, ou dans une rivière avec un bon pavé au cou, et on a installé ce petit tas de cendres pour vous tromper.

« On n'a pas voulu que le cadavre fût identifié. Il le sera; le dernier mot doit rester à la justice et il lui restera.

« Vous ne voulez toujours pas avouer? ajouta-t-il, en regardant la malheureuse.

— Je jure que je suis innocente!

— Ramenez-la en prison!

— Je jure que je suis innocente! sanglotait la malheureuse.

— Gendarmes! ordonna le magistrat, faites votre devoir!

III

LA RUSE D'UN FIANCÉ

Max Rigaud, en apprenant l'arrestation de celle qu'il devait bientôt épouser, pensa qu'il allait devenir fou de désespoir...

Quoi! sa fiancée en prison, en compagnie de filles et de voleuses! Jeanne traînée dans la boue, accusée de cambriolage et d'assassinat! cette enfant timide et si honnête prise pour la complice de bandits!

Par instants, Max se croyait la proie d'un cauchemar, il devait se pincer violemment pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, qu'il n'avait pas perdu la tête, que la réalité, hélas! était telle.

Son ahurissement avait été si grand que, les deux premiers jours, il était demeuré chez lui, lisant tous les journaux, de plus en plus indigné, de plus en plus abattu. Il n'aurait eu ni l'énergie, ni la raison de faire la moindre démarche.

Au reste, il savait qu'elle serait relâchée d'un moment à l'autre, cela ne pouvait être autrement, et il l'attendait à chaque instant; dès que l'on sonnait à la porte, il se disait : « C'est elle! »

Les jours suivants, vraiment inquiet, il se décida à sortir, à tâcher d'obtenir des renseignements précis.

Il alla même jusqu'à Versailles-Matelots, examina le hangar, en fit le tour, et, sans façons, après s'être assuré que personne ne le regardait, et malgré l'imprudence qu'il commettait à s'exposer d'être pris dans ce lieu, il pénétra, visita en détail, cherchant quelque indice.

Il ne put rien relever. D'ailleurs, trop de personnes y étaient venues, trop de pas, trop d'empreintes y étaient marqués.

Il se retira, désappointé, mais pas découragé, se répétant :

— Je la sauverai! Je la sauverai!

...Max Rigaud avait hérité de ses parents une belle fortune, qui lui permettait de vivre à sa guise.

Il avait toujours aimé les sciences naturelles, et les cultivait pour elles-mêmes, sans chercher à en tirer d'argent, leur consacrant au contraire tous ses revenus.

Dans la banlieue de Versailles, il avait acheté une vaste propriété, et fait installer, au fond du jardin, un laboratoire doté des instruments modernes les plus perfectionnés.

Il partageait son temps et son esprit entre sa fiancée et l'entomologie — pour laquelle il se passionnait — et il avait coutume de dire :

— Quand nous serons mariés, je vous tromperai avec l'entomologie! Il ne faudra pas être jalouse!

Au reste, Jeanne avait, bientôt, partagé son amour pour cette science, et elle connaissait les noms des insectes et leurs mœurs.

La main dans la main, marchant à pas lents, ils se plaisaient, dans les roseraies, à suivre des yeux les papillons qui s'en allaient au hasard, ivres de soleil et de verdure :

— Le papillon, expliquait Max, n'est pas volage, comme on le croit généralement; il n'en a pas le temps, car il ne vit que quelques heures, juste le temps d'aimer une fois, et il s'éteint.

« Mais, il ne meurt pas sans avoir aimé, et sa vie n'est qu'un baiser.

« Il y a certains papillons vraiment extraordinaires : le « minime à bande », par exemple, ainsi appelé parce qu'il est habillé de velours roux traversé d'une bande pâle; ce papillon sent une femelle à trois ou quatre kilomètres de distance. N'est-ce pas étonnant?

« Bien mieux : il sent, également à trois ou quatre kilomètres de distance, un objet, ouate, flanelle, etc., sur lequel la femelle est demeurée quelques minutes, et vole, aussi vite qu'il le peut, pour venir s'y poser!

« Nul obstacle ne l'arrête, il les contourne, tous, allonge son chemin, mais arrive, toujours, au but.

« Voilà, dans certains cas, un commissionnaire indiqué!

— Dans quels cas?

— Je dis cela en badinant.

Et ils continuaient d'avancer doucement parmi les roses, étourdis par l'encens qui fumait des corolles, rêvant, elle qu'elle était rose, lui papillon, et que le papillon épousait la rose.

Et cette histoire du « minime à bande », qui devine son âme-sœur à une telle distance et ne connaît pas d'obstacle pour la rejoindre, revenait, souvent, dans la conversation des fiancés qui, comme tous les amoureux, se plaisaient à la poésie.

...Or, Jeanne était enfermée à la Prison de Versailles, et ne recevait ses lettres que lorsqu'elles avaient été minutieusement examinées par le juge d'instruction.

Max pouvait lui écrire — et il ne s'en privait pas! lui expédiant des huit et seize pages, chaque jour! — mais, si les amoureux aiment la poésie, ils aiment, aussi, le mystère, et ils ont toutes sortes de petits secrets qu'ils gardent entre eux jalousement, et qu'ils croiraient souillés si d'autres les découvraient.

Ces secrets, à la vérité, sont ceux de Polichinelle, ce sont toujours les mêmes : « Je vous aime... Je pense à vous... »

Bah! les amoureux sont de grands enfants qui

prennent leur sentiment pour une passion, et se persuadent que l'univers entier les contemple.

Max avait, naturellement, tout de suite, pensé à faire parvenir à Jeanne ces importants secrets à l'aide de l'encre sympathique, mais le truc est classique, et le juge le connaissait certainement.

Il fallait donc trouver autre chose.

Le jeune homme se souvint du minime : voilà, pardi, le commissaire discret dont personne ne se méfierait!

Il courut vers son laboratoire, ouvrit un meuble dont les tiroirs contenaient des collections de cocons, en choisit plusieurs étiquetés « Minime à bande, femelle », et les disposa dans une petite vitrine aménagée en couveuse, et dont il régla soigneusement la température.

Le lendemain matin, il y trouva les cocons éclos, et des papillons qui, effrayés à son approche, battirent des ailes.

Il les saisit délicatement, et les plaça dans une cage garnie d'un fin treillage, dans le fond de laquelle il avait étendu du papier blanc.

Après avoir tournoyé quelques secondes, les femelles se posèrent sur la feuille, et demeurèrent immobiles.

Max attendit une bonne heure, la retira avec précaution, l'emporta, et revint pour asphyxier, à l'aide d'ammoniaque, les minimes femelles.

Puis, il écrivit, comme d'habitude, son espoir, dépeignit ses démarches, recommanda d'avoir du courage, et il termina ainsi : « ...Puisse ce papier vous amener le messager d'amour... »

La phrase n'était pas très claire, mais le juge n'y attacherait pas d'importance, et Jeanne devinerait!

Max en était sûr!

La lettre partie, il prit, le soir, des cocons de minimes mâles, les plaça dans la couveuse, et, le lendemain matin, il trouva des papillons superbes, les mit dans une autre petite cage, qu'il emporta dans son cabinet.

Là, en saisissant un précieusement, il le sortit, et,

à l'aide de fils minces, déploya ses ailes et les maintint étalées sur une tablette; puis, grâce à une pincette très fine, il dépila le velours, dessinant des lettres, et, bientôt, il put lire : « Je vous aime. »

Il fit subir la même opération à ses frères, et les délivra de leurs liens.

Les insectes, terrorisés, ne bougèrent d'abord pas; puis, peu à peu, ils levèrent et baissèrent les ailes, et, après quelques battements timides, s'envolèrent franchement.

Max les vit tournoyer dans la chambre, aller et venir, zigzaguer, et, soudain, s'échapper par la fenêtre ouverte, et, sans hésitation, prendre la direction de... la prison, laquelle, d'ailleurs, n'était pas fort éloignée.

— Bon voyage, mes amis! leur cria-t-il. Dites-lui que je l'aime!

Les minimes arrivèrent à bon port.

Jeanne avait compris la phrase, et, laissant étalée la lettre sur la planchette qui lui servait de table dans sa cellule, ayant ouvert le vasistas dont les barreaux étaient, heureusement, largement écartés, elle attendait les messagers avec une anxiété bien compréhensible.

Eux-mêmes, tombés dans le piège de l'amour, ils le servaient; déçus, ils apportaient la joie, tant il est vrai que l'amour est toujours beau!

Dès lors, les papillons furent pour Jeanne sa seule distraction, son seul réconfort, son seul rayon de soleil.

Elle les guettait, et les saisissait avec une délicatesse maternelle, leur parlant, les remerciant, ne se lassant pas de lire et relire leurs messages : « Je vous aime... Je pense à vous... »

Les papillons étaient les pensées de Max, les pensées s'envolaient vers elle, et lui apportaient un peu de son âme.

IV

LE DIAMANT-ESPION

C'était charmant, mais ce n'était que de la poésie, rien que de la poésie. Cela n'activait par les affaires!

La jeune fille demeurait en prison; et l'enquête du juge n'avançait pas. Il avait eu beau télégraphier, écrire, téléphoner, envoyer ses plus fins limiers partout, il n'avait pu relever aucune trace.

Les plaintes pour colis volés abondaient, pardi! il y en avait des milliers, mais les bandits avaient pris la précaution de détruire soigneusement les malles, caisses et sacs ayant contenu les marchandises, et faire l'inventaire de celles-ci demanderait beaucoup de temps.

Quant à des personnes disparues, les Parquets de Paris et de province n'en signalaient pas d'intéressantes.

Or, le magistrat avait essentiellement compté sur le signalement qu'on voudrait bien lui fournir... De sorte que l'infortuné ne savait, maintenant, de quel côté se tourner, se consolant à la pensée que par Jeanne il obtiendrait, un jour ou l'autre, le renseignement qui le lancerait sur la bonne piste.

Max, on le pense, ne demeurait pas inactif.

Il jetait l'argent par les fenêtres, avait mobilisé plusieurs détectives privés, promis, par la voie des journaux, une récompense de dix mille francs — bientôt élevée à vingt mille — à qui fournirait un indice.

Lui-même s'était déplacé, avait été jusqu'en Espagne où on lui avait indiqué le passage de deux hommes pouvant bien avoir participé au crime.

Il fréquentait, à Paris, les endroits suspects, bars,

lieux de plaisir, espérant y surprendre quelque conversation.

Il dérogeait à ses habitudes, rentrait tard, découchait. Il négligeait la science, ne s'occupant plus que de faire éclore des minimes pour les expédier à Jeanne.

Il délaissait jusqu'à ses expériences sur la « pensée colorée » qui l'avaient tant passionné, et qui, très certainement, lui auraient décerné une grande notoriété, forçant le public à le reconnaître pour l'un des cerveaux les plus originaux de l'époque.

N'était-il pas parvenu à établir que certains corps, qui deviennent phosphorescents sous l'influence de la lumière — comme les sulfures de calcium, de zinc et de strontium, et le diamant — le deviennent, également, sous celle de la pensée, et que, certains même incolores, tel le diamant, affectent des teintes différentes selon le genre de pensée qui les touche.

Il avait, ainsi, démontré que la jalousie le colorait en jaune, le mensonge en orangé, la colère en rouge, la haine en indigo, l'espérance en vert, l'amour en bleu, la franchise en blanc, la tristesse en violet, la bonté en rose, la mort en gris, etc.

Selon lui, une pensée n'était qu'un ensemble de vibrations, et la couleur fournie par ces vibrations dépendait uniquement de leur longueur d'onde. L'on pouvait, en tout point, assimiler les vibrations de la pensée à celles de la lumière.

Cette théorie, aussi nouvelle que hardie, avait soulevé l'indignation des uns, la moquerie des autres. La grande presse l'avait ridiculisée à l'aide de plaisanteries peu spirituelles, et les savants officiels avaient organisé la conspiration du silence.

Mais le jeune homme ne s'était point découragé, poursuivant silencieusement ses études, se contentant de se dire : « Rira bien qui rira le dernier! »

Il était persuadé qu'il triompherait, d'autant plus qu'il s'en tenait au côté scientifique, expérimental, s'efforçant d'oublier les préjugés qui font du noir la couleur de la mort, et du blanc celle de l'innocence, et les mots et proverbes populaires : « Dans

sa colère il a vu rouge... Voir la vie en rose... », etc.

Que les radiations illuminassent le diamant, cela n'avait rien, en somme, de très extraordinaire.

Des rayons que notre œil ne peut percevoir n'impressionnent-ils pas la plaque photographique, ne rendent-ils pas phosphorescents certains corps? Qu'on ne réponde pas : « Sans doute, mais, quel que soit le rayon qui le frappe, le même corps s'illumine toujours de la même couleur »; car il est avéré que le sulfure de zinc, par exemple, s'allume sous la lumière bleue, blanche ou violette, et s'éteint sous la lumière jaune, verte ou rouge. La couleur ne lui est donc pas indifférente.

Max avait dû se livrer à de nombreuses expériences avant d'arriver à une certitude.

Le vert, entre autres, l'avait longtemps dérouté, et il avait conclu qu'à certains instants cette couleur n'était, en réalité, que le mélange, sur la rétine, de jaune et de bleu apparus presque simultanément, qu'elle représentait l'ensemble d'une phrase composée de plusieurs mots, la résultante d'idées souvent opposées, le résumé du débat.

Il en avait été de même pour le violet, alliance de bleu et de rouge.

...Max avait abandonné ces recherches.

Il ne pensait plus qu'à une chose, sauver Jeanne, faire proclamer son innocence. Il passait ses journées à Paris, dans les quartiers mal famés, assuré, comme le juge d'instruction, que le ou les assassins ne pouvaient se rencontrer que dans ce monde de pilleurs de gares aujourd'hui si nombreux.

Sous prétexte d'achats, il pénétrait chez les brocanteurs que les policiers à sa solde lui avaient signalés comme recéleurs, il tâchait de surprendre un mot.

Quelquefois, il réunissait son personnel, discutait un nouveau plan, partait sur une nouvelle piste.

Hélas! toujours en vain.

Voyant que personne ne signalait de disparition, il s'était dit : « Il est évident que celui, celle ou ceux qui ne signalent pas la perte de leur parent ou ami

— car il est inadmissible qu'un homme puisse s'en aller sans que personne ne s'en aperçoive! — avaient intérêt à cette disparition, et il y a beaucoup de chance pour qu'eux-mêmes ils aient fait le coup.

« Et il est non moins évident — et cela me ramène au point de départ — que, puisque le cadavre a été trouvé dans une malle, parmi les rapines, ils appartiennent à la bande des pilleurs de gare.

« Mes recherches se trouvent, ainsi, circonscrites. »

Il tâchait d'y mettre une certaine méthode, de suivre fidèlement une certaine ligne : or, celle-ci aboutissait à une impasse, ou bifurquait tant de fois qu'il s'y perdait.

Au risque de sa vie, il était simplement arrivé à faire arrêter une vingtaine de redoutables bandits, résultat certainement intéressant pour la société, mais qui n'était point celui auquel il visait.

Lui-même avait été arrêté, après avoir entendu des balles de revolver siffler à ses oreilles!

Il s'était introduit, une nuit sans lune, dans la gare des marchandises de la Chapelle, et, se faufilant entre les wagons, tendant l'oreille, s'efforçait d'apercevoir des silhouettes de voleurs, qu'il aurait suivis, espérant surprendre leurs secrets.

Mais, tandis qu'il cherchait à suivre, lui-même était filé par des inspecteurs de la Sûreté qui, soudain, se précipitaient vers lui en criant : « Haut les mains! » Max, pensant se trouver en présence de gredins, sortait son revolver, décidé à vendre chèrement sa vie; les autres tiraient, le ratant, heureusement, et s'emparaient de lui. Il en avait été quitte pour quelques jours passés au Dépôt.

Dès lors, il continua son enquête... plus prudemment toutefois.

Un jour, il se rendait à Paris par le chemin de fer.

Il rêvassait, le cerveau constamment traversé par de nouvelles idées que, tout de suite, il jugeait plus folles les unes que les autres.

Il ruminait certaine piste, demeurant étranger au paysage qui se déroulait derrière les vitres, étranger

aussi à ses voisins et ses voisines, encore que l'une d'elles, assise en face de lui, fût, ma foi, assez jolie et assez élégante.

Quand il s'éveilla, le train entrait sous le tunnel de Meudon, et l'obscurité avait surpris le jeune homme.

Vraiment, l'on ne voyait rien, pas même la vague blancheur que laisse traîner la fumée de la locomotive.

Eh bien! si! Max voyait quelque chose! deux petites lueurs, deux points lumineux.

Il ferma les yeux, craignant une illusion.

Il ne vit plus rien. Il les rouvrit.

Les lueurs brillaient, toujours à la même place, en face de lui, à la hauteur de sa tête.

Et, il ne rêvait pas! maintenant, elles apparaissaient couleur indigo, et, tout à l'heure, elles avaient paru grises!

Elles redevinrent indigo, puis gris.

Le tunnel franchi, Max examina sa voisine.

Aux oreilles elle portait des diamants assez gros.

— Indigo... gris... pensa-t-il, indigo, couleur de la haine... gris, couleur de la mort...

« Cette femme pense à un crime, j'en jurerais!...

V

UN MAUVAIS MÉNAGE

Arrivés à destination, il la laissa descendre du train la première et se mit à la suivre machinalement, sans plan arrêté, ignorant ce qu'il ferait.

Sortant de la gare des Invalides, elle longea le quai, traversa le pont, la place de la Concorde, gagna la rue Royale.

Il l'examinait, remarquant que sa robe était de bonne coupe, qu'elle avançait d'une allure à la fois nonchalante et pressée, certainement composée, qu'au reste tout en elle sentait l'artificiel, qu'elle dissimulait, qu'elle s'efforçait d'affecter une démarche différente de celle qui devait lui être naturelle.

Ainsi, à certains moments d'oubli, très probablement, elle baissait la tête, voûtait le dos, s'arrêtait presque; mais, vite, elle se ressaisissait, et repartait rapidement.

Il n'y avait pas besoin d'être un psychologue très averti pour deviner qu'elle était préoccupée, et roulait des pensées plus ou moins agréables dans son esprit évidemment troublé...

Max s'attachait, surtout, à fixer ses boucles d'oreille : mais, au grand jour, les diamants demeuraient parfaitement incolores, lançant, seulement, des éclairs quand un rayon de soleil les frappait.

Sans s'en apercevoir, il avait à sa suite traversé le boulevard, et se trouvait maintenant rue Tronchet.

Soudain, il la perdit de vue : elle venait de s'engouffrer dans une maison d'assez luxueuse apparence.

Il s'arrêta, sur le trottoir, immobile, indécis, perplexe : qu'allait-il faire? Abandonner la poursuite? Attendre qu'elle sortît? Mais, si elle habitait là, il pourrait attendre longtemps!

Tout à coup, il se décida, poussé par une force invincible, et lui, d'ordinaire si timide, pénétra délibérément dans la loge de la concierge.

Il tendit sans façon à cette dernière un billet de cinquante francs et demanda :

— Comment s'appelle la dame qui vient d'entrer?

— Mme Yvonne Darlin.

— Elle est mariée?

Cette fois, la bonne femme hésita à répondre.

Max, lui, ne fut pas embarrassé, il tendit un nouveau billet.

L'effet en fut irrésistible!

— Oui, cette dame est mariée.

— Et son mari?

— Hum... il voyage, il voyage souvent!

— Bref, le mari et la femme ne sont pas en excellents rapports?

— Oui... et non... Des besoins d'argent! Mais, je parie que je sais pourquoi vous me posez ces questions!

« Vous devez chercher un appartement! Vous savez, c'est que je commence à y être habituée, on entre sous un prétexte quelconque, et l'on finit par me demander si je n'ai pas un appartement à louer!

« Je vous affirme que je n'en ai pas à louer! »

Le jeune homme se contenta de sourire, et s'en alla, désireux de réfléchir sur l'aventure.

Il ne se rappelait même plus pourquoi il était venu à Paris, cette histoire l'avait tout bouleversé. Il se sentait fiévreux, échauffé. Il frémissait, agité par un pressentiment qui s'imposait de plus en plus : « Oui, oui, se répétait-il, cette femme est coupable! cette femme a commis un crime! »

Mais, deux minutes après, il pensait : « Je suis idiot, je suis fou, je vois des criminels partout! J'ai suivi cette femme parce que j'ai vu ses diamants briller! Simple illusion! D'ailleurs, ils auraient pu briller naturellement dans l'obscurité, le diamant étant phosphorescent. Ils ont changé de couleur! Est-ce bien sûr? Et, quand ils auraient vraiment changé de couleur? Accuser d'un crime une femme sur cette simple donnée? Je perds la tête, je m'engage dans un chemin mauvais et dangereux. »

Mais, presque aussitôt, une voix lui criait : « Tu suis la bonne piste, prends tes précautions et tu réussiras! Cette femme est coupable! »

Il était près de la gare Saint-Lazare.

Il y pénétra machinalement, prit, sans s'en rendre compte, un billet pour Versailles, et se retrouva chez lui, l'esprit toujours préoccupé par Mme Darlin.

Et, soudain, il courut à son laboratoire, prit un des

minimes qu'il avait, constamment en provision, « sous pression » comme il se disait en souriant, et, à l'aide de la pincette, dessina sur les ailes ces mots : « Courage... Bientôt... »

A peine le papillon s'était-il envolé que Max regretta ce message, déplorant d'apporter à la malheureuse un espoir chimérique qui, par la suite, ne ferait qu'aggraver sa peine.

Il passa la nuit entière à relire ses études sur « la pensée colorée », abandonnées depuis si longtemps, à vérifier les rapports qu'il avait découverts entre les couleurs et les sentiments, se confirmant dans leur véracité, ne négligeant aucune des contre-épreuves qu'il avait essayées, passant au crible toutes les critiques, examinant, même, les plaisanteries stupides que sa théorie avait soulevées.

Et quand l'aurore le surprit, il se leva, déclarant :

— Non, je ne me suis pas trompé! Cette femme est coupable! J'en mettrais ma main au feu!

Dans la journée, il envoya à Jeanne un autre papillon portant les mêmes mots : « Courage... Bientôt... »

Le lendemain, aussitôt le déjeuner, il se rendit à Paris et, sans la moindre hésitation, se dirigea vers le domicile de Mme Darlin.

La concierge le reconnut, mais il la prévint :

— Je ne viens pas, madame, pour vous demander un appartement, comme vous pourriez encore le penser, d'après ce que vous m'avez dit hier. Je vais chez Mme Darlin, que je désire voir. A quel étage demeure-t-elle?

— Au deuxième, à droite.

Il monta, sonna; la porte s'ouvrit.

En dépit de l'obscurité de l'antichambre, il reconnut la jeune femme.

— Vous désirez, monsieur?

— Madame Yvonne Darlin.

— C'est moi.

— Madame, je vous demande de bien vouloir excuser ma demande, et me pardonner de me présenter

moi-même : je suis M. Daniel Mazé, homme d'affaires. Un de nos amis communs, qui m'a prié de taire son nom, m'a affirmé que je pourrais vous rendre certains services pécuniaires.

— Veuillez entrer.

Il la suivit jusque dans un petit salon fort élégamment meublé, mais, vraiment, un peu trop féminin : trop de fleurs, trop de rubans, trop d'odeurs, trop de coussins.

Cela sentait beaucoup plus la demi-mondaine que la femme honnête.

Au reste, tout de suite, elle lui tendit un étui à cigarettes, et en alluma une elle-même.

— Madame, lui dit-il, je commencerai par vous déclarer que vous pouvez vous fier à ma discrétion. Je sais que vous traversez quelque embarras d'argent et viens vous proposer une combinaison qui pourrait vous en tirer à bon compte.

— Quelle est cette combinaison? Vous voyez, je ne cherche pas à nier mes embarras.

— Oh! elle est fort simple. Il suffirait de votre signature pour...

— C'est que... je suis mariée!

— Je m'arrangerais pour que l'on se passât de la signature de votre mari.

— Ah! tant mieux! Car, s'empressa-t-elle d'ajouter, il est actuellement en voyage. Un long, très long voyage... Je ne sais quand il reviendra... Et vous ne sauriez croire, monsieur, combien je souffre de cette séparation.

« Mon mari, sans doute, a bien des torts, mais je l'aime quand même, quoi qu'en pensent la plupart de nos amis qui ne nous jugent que sur les apparences.

« Certains, je le sais, vont jusqu'à mettre les torts de mon côté. Moi, je lui pardonne volontiers ses fredaines, sachant qu'il est léger, étourdi, mais pas méchant au fond. »

Elle parlait, elle parlait, comme si elle voulait accabler Max sous un flot de phrases.

Elle racontait des choses nullement intéressantes, comme si elle voulait défendre une cause qui lui tenait à cœur. Mais, ainsi que les personnes qui mentent, ainsi que les personnes qui ont la conscience troublée, elle ne se doutait pas que plus elle vantait ses mérites, plus elle s'accusait.

Elle changeait la perplexité de Max en certitude : maintenant il était sûr, absolument sûr de sa culpabilité!

Cela ne suffisait pas, hélas! Il fallait la prouver...

— Je n'ai pas été malin, pensait-il cependant qu'elle continuait son apologie : c'est le soir que j'aurais dû venir ici, avant ou après le dîner.

« Dans l'obscurité j'aurais vu ses diamants briller, je l'aurais fait penser, je l'aurais fait avouer à son insu!

— Il est parti, disait-elle, sans me laisser un sou. Et il ne m'a rien envoyé. Encore une fois, je ne lui en veux pas, mais il faut bien que je vive!

« J'ai beau restreindre mes frais, renvoyer une domestique, la vie est si chère! J'ai dû me priver de mon auto, je prends le métro ou l'autobus.

« Mais, passons! je vous ai assez ennuyé avec tous ces détails qui, par le fait, ne regardent que moi.

« Expliquez-moi, maintenant, votre combinaison.

— A la vérité, ce n'est pas une combinaison. Simplement sur votre signature, je vous ferai prêter une certaine somme, au taux légal, et en me contentant d'une très légère commission.

— J'accepte de grand cœur; j'aurais besoin, tout de suite, d'une vingtaine de mille francs.

— Ce sera facile. Je vous demanderai, seulement, quelque pièce d'identité.

— Je vais vous la chercher.

Elle se leva et passa dans la pièce voisine.

Max, avec la dextérité d'un cambrioleur de profession, profita de sa courte absence pour saisir et mettre dans sa poche une photographie de M. Darlin qui traînait sur un meuble.

La jeune femme réapparut, lui tendant une feuille, en souriant :

— Voici mon acte de naissance. Mais, vous m'avez promis d'être discret, vous ne direz mon âge à personne!

— Soyez sans crainte, madame, ce sont de ces choses qui ne se divulguent pas.

Il la quitta, en lui promettant de revenir le surlendemain.

— Mais un peu tard, ajouta-t-il, pas avant sept heures du soir, car je serai très occupé!

Le lendemain, il se présentait au Palais de Justice de Versailles et demandait à être reçu par le juge d'instruction.

Celui-ci, après l'avoir fait longtemps attendre, daigna, enfin, l'écouter d'une oreille distraite :

— Monsieur le juge d'instruction, voici une photographie, dont vous allez tout de suite comprendre l'importance.

Le jeune homme prit son temps et annonça, froidement, au magistrat impatienté :

— C'est celle du cadavre trouvé dans la malle, et brûlé!

— Son nom? fit impérativement le magistrat.

— Ayez, d'abord, la bonté de demander aux policiers, qui ont vu le cadavre, si c'est bien sa photographie.

— Je vous ordonne de me dire son nom!

— Je ne vous le livrerai pas aujourd'hui, vous gêneriez mon enquête.

— Prenez garde, jeune homme! Je n'admets pas qu'on me parle sur ce ton!

— Je proteste que nul plus que moi ne respecte la Justice, et que je prétends l'aider en suivant cette ligne de conduite.

« Je tiens le fil, un rien peut le rompre.

— Soit. Je ne vous demande qu'une chose : ne gênez pas ma propre enquête qui va aboutir.

Max, soudain intéressé, fut sur le point de l'interroger; mais non! à quoi bon? il était sûr de la culpabilité de la Darlin, il était sûr que le juge suivait une mauvaise piste. Et il se retira.

Le lendemain, vers dix-neuf heures, il pénétrait dans la maison de la rue Tronchet.

— Le jour tombe, pensait-il en montant l'escalier, une demi-obscurité régnera dans l'appartement, je verrai les diamants flamber.

Elle l'attendait — anxieusement, ainsi qu'il put s'en rendre compte à la joie avec laquelle elle l'accueillit et à la précipitation qu'elle mit à l'interroger.

— Vous êtes en retard! Déjà, je pensais que vous n'alliez plus venir! Je croyais à quelque accident. Apportez-vous de bonnes nouvelles, au moins?

« Voyez : j'ai voulu que mon home fût beau pour vous recevoir, j'ai illuminé *a giorno*, j'ai allumé toutes les lampes électriques. »

Cela ne faisait pas l'affaire de Max; on voyait dans l'appartement comme en plein jour, mieux qu'en plein jour, même, car il n'y avait pas un coin d'ombre.

La lumière fouillait les encoignures les plus reculées et elle irisait de mille feux les diamants.

— En effet, répondit-il en riant, c'est beau comme le Quatorze Juillet! Mais, de grâce, éteignez la moitié de ces lampes, je suis ébloui...

— Non! ce n'est pas le Quatorze Juillet, mais c'est une fête pour moi!

Max dut se résigner. Encore une soirée perdue!

Mais, il se jura de n'en pas perdre une autre, et il établit, immédiatement, un plan. Qui veut la fin veut les moyens. Il commença par la rassurer, lui affirmant qu'elle aurait la somme dans deux ou trois jours.

Puis, la voyant tranquille et déjà détachée de lui, il changea de ton, prit une voix caressante :

— Et, maintenant que vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, ne parlons plus affaires. Je suis fatigué, horriblement fatigué, moralement et physiquement... j'ai grand besoin de repos... j'ai la tête cassée par les chiffres, les soucis...

« Et puis, je m'ennuie... je suis tellement seul...

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas?

— Quelle question! Vous voulez plaisanter, madame.

— Nullement, se récria la jeune femme, et je ne vois pas ce que ma question peut avoir de tellement insolite...

« Vous vous plaignez de toujours vivre dans la solitude... Le mariage n'est-il pas encore la meilleure façon d'y remédier?

— Jusqu'à un certain point, oui, s'empressa de reconnaître Max.

« Mais je vous ferai remarquer que pour contracter mariage, il faut être deux. »

Mme Darlin se prit à rire.

— M. de La Palice n'eût pas trouvé mieux. Mais vous ne me direz tout de même pas qu'un garçon comme vous n'a jamais rencontré la petite âme sœur qui aurait pu faire battre son cœur...

— C'est ce qui vous trompe, madame, répliqua vivement son interlocuteur...

« Jusqu'ici je n'ai jamais trouvé celle qui eût été capable de me comprendre... »

Elle minauda quelque peu et reprit :

— Etes-vous sûr d'avoir bien cherché?

Max jubilait à ce moment.

Yvonne Darlin était exactement au point où il avait voulu l'amener.

Mais pour qu'elle ne pût soupçonner la comédie qu'il jouait, il résolut de ne pas aller trop vite en besogne.

Il voulait toutefois lui donner à entendre qu'il n'était pas insensible au charme qui se dégageait de toute sa personne.

— Et puis, murmura-t-il en la contemplant d'un regard ardent... vous parlez de mariage... Voyez-vous que celle que je croirais pouvoir aimer se trouve justement être en puissance de mari?...

Elle eut un énigmatique sourire et, tout comme lui, sans élever la voix, elle laissa seulement tomber ce mot :

— Enfant!...

Puis, se ravisant, semblant craindre de trop bien saisir les sentiments qui l'animaient, elle lui dit avec douceur :

— Jusqu'à présent, je ne vous connaissais encore que sous l'aspect d'un homme d'affaires, dont j'ai su apprécier toute la correction.

« Mais vous m'inspirez de plus en plus une sympathie qui nous fera rester de bons amis dans l'avenir, n'est-ce pas? »

Elle s'était levée et lui tendait une main sur laquelle il déposa un long baiser.

C'était indiquer que leur entretien était terminé.

Insister pour rester n'eût point été de bonne politique.

Aussi le fiancé de Jeanne Mathis prit-il congé de Mme Darlin en lui annonçant sa visite pour le jour où il lui ferait le versement de l'argent.

— Dans deux ou trois jours, m'avez-vous dit? s'exclama-t-elle avec une petite moue de reproche.

« Mais rien ne vous empêche, entre temps, de venir me dire un petit bonjour...

— Eh quoi! Vous me le permettez, s'écria Max qui paraissait transporté de joie... Ah! je n'y manquerai pas, madame, je vous le promets!...

Et sans plus attendre, il s'éloigna en hâte.

Mais comme il arrivait dans la rue, il songea :

— Evidemment, ça va me coûter cher. N'importe! Je crois que je la tiens bien!

VI

LA PREUVE

De ce jour, Max Rigaud fit à Mme Yvonne Darlin une cour assidue. Et, comme il lui avait remis la somme de vingt mille francs et qu'il lui avait promis de l'aider encore, elle ne se montra pas trop cruelle et l'autorisa à l'emmener dans les grands restaurants et les petits théâtres.

— J'adore le monde, le bruit, la musique, lui répétait-elle sans cesse, j'adore les lumières. Je déteste le silence et, surtout, l'obscurité.

« Quand je possédais une auto, j'avais fait placer, à l'intérieur, une grosse lampe électrique. Je sais bien que c'est enfantin de croire aux pressentiments, mais j'ai toujours cru que l'obscurité me porterait malheur, et je la redoute. C'est probablement un effet purement nerveux.

« La nuit, dans ma chambre à coucher, je laisse les ampoules allumées.

— Vous êtes nerveuse, comme toutes les femmes. Il faut maîtriser vos nerfs. Moi, au contraire, j'adore le silence et, surtout, l'obscurité.

« Vous ne connaissez pas les charmes de l'obscurité! Elle seule permet à la pensée de se développer, de s'épanouir, de s'isoler, de poursuivre un enchaînement logique, de circonscrire ses recherches, d'atteindre le but qu'elle s'est proposé, je lui dois mes meilleurs moments, et les idées qui m'ont été le plus utiles.

« Et combien le mystère de l'obscurité est doux à ceux qui aiment!

— Mais, je n'aime pas, moi! Allons, je suis méchante, hein? je vous taquine!

« J'ai tort, vous êtes si bon pour moi! Vous voulez nous plonger dans l'obscurité! soit! je ne peux rien vous refuser! »

Ils étaient dans son petit salon.

Elle éteignit la moitié des lampes.

— Encore quelques-unes! supplia-t-il.

Elle lui obéit et, cette fois, la pièce se trouva noyée dans la demi-obscurité.

Max regarda les oreilles de la jeune femme : les diamants n'y étaient pas!

Elle les avait remplacés par des anneaux d'or...

— Eh bien! fit-elle, c'est tout ce que vous dites? Moi qui croyais que l'obscurité allait vous inspirer les phrases les plus belles, les mots les plus délicats, des vers dignes de Musset et de Lamartine!

« Vous voilà muet!

— Oh! un rien! c'est bête comme tout! un petit détail qui me frappe l'esprit!

« Je viens de remarquer que vous n'aviez pas vos diamants aux oreilles.

— Hélas! mon ami, vous me forcez à un pénible aveu; mes diamants, je les ai mis, ce matin, au Mont-de-Piété.

« Que voulez-vous... un grand besoin d'argent...

— Pourquoi ne pas m'avoir demandé la somme! je me serais fait un plaisir de vous la prêter. Donnez-moi la reconnaissance du Mont-de-Piété, j'irai dégager vos bijoux et vous les rapporterai aussitôt.

« Et, je vous en prie, dorénavant, adressez-vous à moi, ne craignez pas d'être indiscrète. »

Max, la reconnaissance en poche, sortit, furieux.

Par-dessus le marché, il venait de se rappeler que le lendemain était un dimanche — jour férié : cela le reculait de vingt-quatre heures encore!

Il profita de cette inaction obligatoire pour envoyer à sa chère Jeanne papillons sur papillons, les expédiant à un quart d'heure de distance les uns des

autres, de manière à ce qu'ils arrivassent dans l'ordre voulu pour que les mots qu'ils portaient formassent une véritable phrase.

Il en profita aussi pour s'accuser de n'avoir pas pensé suffisamment à elle, de n'avoir pas eu constamment son image devant les yeux.

Pendant quelques instants même il regretta cette comédie qu'il jouait avec la Darlin.

S'il pouvait la jouer si bien, n'était-ce pas que son amour pour la jeune fille diminuait? N'était-ce pas que, sans s'en apercevoir, il l'aimait moins? Plus l'absence se prolongeait, moins il la voyait distinctement; le temps, pardi! l'effaçait insensiblement de son souvenir.

Et — cette pensée l'affola une seconde — ne se prendrait-il pas à son propre piège?

Yvonne Darlin était jolie, élégante, intelligente et... méchante; elle avait tout ce qu'il fallait pour séduire un homme!

— Non! se dit-il en riant, j'exagère! je n'ai pas à redouter de devenir amoureux de la dame.

« J'aime Jeanne!

« Au reste, ne l'aimerai-je pas que je me respecte assez pour ne pas porter mon amour à une criminelle! Je ne puis me reprocher qu'une chose, me conduire en hypocrite avec elle, la tromper!

« Mais ne le mérite-t-elle pas?

« Peut-on avoir de la pitié pour de telles créatures? Tous les moyens sont bons pour se défendre contre les bêtes féroces!

« Jeanne est toujours en prison, il faut l'en tirer et faire proclamer son innocence! Je ne connais que ça! Je suis dans le bon chemin, j'y reste. Et si j'ai l'air d'oublier ma fiancée, en réalité je ne l'oublie pas, je ne cesse de penser à elle puisque je ne travaille que pour elle!

« Envoyons-lui encore un papillon — le dernier — pour lui souhaiter une nuit paisible. »

Le lundi, de bonne heure, il se présentait au Mont-de-Piété, retirait les diamants et, ne sachant que

faire jusqu'à sept heures, entra, machinalement, dans un cinéma, attiré par la sonnerie électrique.

Quand il entra, on tournait un film policier assez agité : un jeune homme, que, dans son salon, une femme poursuivait à coups de revolver, se sauvait en ouvrant brusquement la fenêtre et en se jetant sur un arbre le long duquel il se laissait couler par terre.

Bientôt, Max ne vit plus ce qui se déroulait sur l'écran, son attention venait d'être captée par un spectacle autrement passionnant!

Devant lui, des petits feux brillaient, changeant continuellement de couleur, tantôt verts, tantôt jaunes, bleus, rouges, etc. Il y en avait à droite, il y en avait à gauche, un peu partout dans la salle, et, chose bizarre! ils changeaient de couleur en même temps, comme allumés par un unique commutateur.

La pensée colorée! les boucles d'oreilles et autres bijoux, qui s'allumaient différemment selon les différentes impressions que donnaient les péripéties du film aux cerveaux!

— Et dire, pensait Max, qu'il se trouve encore des gens pour nier ma théorie! Toutes les flammes ne brillent pas de la même couleur au même moment?

« Qu'importe? cela prouve que certaines personnes ne s'intéressent pas au spectacle, qu'elles ruminent leurs préoccupations personnelles.

« Hélas! que de mauvais sentiments je déchiffre! que de haines, que de projets de vengeance, que de jalousies! »

La représentation terminée, il sortit et, voyant qu'il faisait encore grand jour, entra dans un café, attendit que l'obscurité commençât à envahir les rues.

Alors, il se dirigea vers le domicile de Mme Darlin, monta, sonna, pénétra.

— Voici vos diamants, lui dit-il. Et dorénavant, gardez-les; si vous vous trouvez un peu gênée, n'hésitez pas à vous adresser à moi, vous me ferez toujours plaisir.

— Mon ami, comment vous remercier?

— D'une façon bien simple : parez-vous, tout de suite, de vos diamants!

— J'allais le faire! c'est si naturel! vous ne m'avez pas laissé la joie de vous prévenir.

« Là, ça y est.

« Et, comme je veux vous rendre parfaitement heureux, je vais éteindre les lampes, vous allez vous trouver dans votre chère obscurité! puisse-t-elle, aujourd'hui, vous inspirer des mots qui me toucheront...

« Oh! vous n'aurez pas grand'peine à les trouver... Près de vous, je me sens si calme, si confiante... je devine en vous un véritable ami, l'âme-sœur que j'ai si longtemps cherchée, moi-même... »

En vérité, dans la nuit, sa voix prenait une tonalité d'extrême douceur, c'était la voix d'or, la voix de la charmeuse.

Le jeune homme, heureusement, se tenait sur ses gardes! Déjà, il humait le parfum capiteux qui se dégageait de tout son être, et il crut comprendre que, dans l'ombre, une main cherchait la sienne...

Max, qui ne cessait d'examiner les diverses couleurs que prenaient les diamants, se montrait de plus en plus étonné.

Jamais, il n'avait soupçonné qu'une âme de femme renfermât tant de noirceur (plutôt tant de jaune, puisque dans la pensée colorée, le jaune traduit la « noirceur » de l'âme!); certes, aucun psychologue ne se figure telles complications, ni Bourget, ni même Stendhal lequel, pourtant, a singulièrement compliqué l'âme humaine!

Que de mensonges, que d'intrigues, que de détours! quelle bassesse!

Devant ces lueurs harmonieuses qui dénonçaient des sentiments si inharmonieux, Max s'effrayait, pris d'une crainte mystérieuse pour les profondes conséquences d'une découverte qui lui dévoilait l'inconnu, qui lui livrait les secrets les plus intimes, les plus tragiques!

Yvonne Darlin continuait de parler, et sa voix se faisait de plus en plus caressante.

Maintenant, il sentait la jeune femme tout près de lui, et il pensait : « Tout ça, ça va se terminer par une nouvelle demande d'argent. Dépêchons-nous, il faut en finir! Jeanne est toujours en prison! »

Mme Darlin disait :

— Oui, je devine en vous un véritable ami, et vous ne sauriez croire le plaisir que j'éprouve.

« Encore une fois, je suis si seule! Mon mari...

— Il était alcoolique, il buvait, n'est-ce pas?

— Oui, il buvait beaucoup, il buvait trop! C'est-à-dire, il boit beaucoup, il boit trop. Et, encore, non, ce n'est pas cela!... il ne buvait pas... il ne boit pas...

« Et puis, assez parlé de mon mari... Je suis si bien près de vous quand je ne pense pas à lui... Vous voyez, je vous parle franchement. Je vous permets de lire dans mon âme... »

Elle ne croyait pas si bien dire!

— Laissons-le, voulez-vous. Au reste, je ne le reverrai pas de sitôt... Ce long voyage qu'il fait...

— Dans une malle? interrompit froidement Max.

A cet instant, les diamants s'allumèrent de feux successivement rouges de colère, indigo de haine, gris de mort, et, avant qu'il n'ait eu le temps de se lever, un coup de revolver retentissait dans la pièce.

Il n'avait pas été atteint, il bondit à l'autre bout.

Mais, la dame venait de tourner le commutateur et, maintenant, la grande clarté régnait, montrant l'arme qu'elle braquait dans sa direction.

Lui s'était baissé, se ramassant sur lui-même, pour s'élancer vers elle, quand un second coup de revolver résonna.

Cette fois, le jeune homme tomba, et Yvonne accourait, se penchant, pour lui dérober ses papiers, lorsque, nullement blessé, il se releva d'un saut de clown, la renversa d'un formidable coup de poing.

Ouvrant brusquement la fenêtre, il sauta dans le vide, ou plutôt dans les branches de l'arbre qui s'élevait en face de la maison, et, avec l'agilité d'un écureuil, se laissa couler jusqu'au trottoir.

VII

LES CRIMES D'UNE FEMME

Max avait eu une chance insensée.

Les balles ne l'avaient pas atteint, et, aucun passant n'ayant aperçu cette fuite périlleuse, il avait pu rentrer tranquillement à Versailles.

Là, seulement, dans le calme de son laboratoire, il saisit la gravité de la situation : l'unique chance de salut d'Yvonne Darlin était, dorénavant, la mort de Max Rigaud!

Cette femme ne reculerait pas devant un second crime pour sauver sa tête, car l'atrocité du premier devait la conduire à l'échafaud.

En brûlant le cadavre, elle avait, en quelque sorte, assassiné son mari une deuxième fois.

Elle ne savait pas son nom de Rigaud. Elle ne le connaissait que sous celui de Daniel Mazé, mais elle ne tarderait pas à découvrir son identité, ayant lu dans les journaux l'arrestation de Jeanne, fiancée à un nommé Max Rigaud, dont, même, ils avaient donné l'adresse.

Il ne tarderait pas à la voir pénétrer chez lui plus ou moins habilement camouflée.

Il devait prendre les plus minutieuses précautions, redoutant, plus encore que sa présence, les moyens occultes que sa perfidie et sa lâcheté inventeraient pour se débarrasser de lui.

Et, comme le jardin qui entourait sa maison était

ouvert à tout venant, il résolut de ne plus coucher dans son lit.

Il passerait les nuits dans un hôtel quelconque.

Il était temps.

Un matin, en rentrant, il aperçut des traces de pas qui aboutissaient à la fenêtre de la cuisine située au rez-de-chaussée.

Il approcha et demeura confondu devant la science du travail auquel on s'était livré : on avait essayé, en vain, d'ouvrir la fenêtre en la poussant.

Alors, appuyant contre un carreau un tampon enduit de glu, on l'avait découpé à l'aide d'un diamant, on l'avait retiré, on avait passé le bras, ouvert l'espagnolette et remis le carreau à sa place!

On avait poussé les précautions jusqu'à gratter les traces de glu!

Max examina la cuisine, il ne vit rien d'anormal, il se demanda, même, si on y était entré : aucun objet ne paraissait dérangé.

Il pensa qu'au dernier moment on avait eu peur et qu'on n'avait pas osé s'aventurer plus loin.

Il allait se retirer quand il lui prit la fantaisie d'ouvrir le buffet de bois blanc : le buffet paraissait également en ordre. Au milieu de la planche supérieure se dressait un grand saladier plein de champignons.

Le jeune homme se souvint d'avoir, la veille, commandé à sa cuisinière un plat d'oronges — dont il raffolait — et il se plut à en humer l'odeur; il les remua délicatement, de manière à ne pas abîmer ces comestibles fragiles, quand, soudain, il s'arrêta, croyant rêver.

— Mais non! se dit-il, je ne me trompe pas! voici plusieurs champignons mortels, voici l'amanite-tue-mouches qui ressemble étrangement à la véritable oronge.

« Je commence à comprendre! la main criminelle a placé des mauvais champignons parmi les bons.

« Cette femme, décidément, est plus forte et plus dangereuse que je ne l'estimais.

« Je ne puis, malheureusement. la faire arrêter

maintenant, puisque je ne possède qu'une preuve de sa culpabilité qui pour moi suffit, mais que dédaignerait la justice : les colorations de ses diamants... »

Il résolut de prendre, dorénavant, ses repas à l'hôtel dans lequel il couchait et de ne plus sortir que pendant le jour pour éviter tout guet-apens, de fuir tout rassemblement, de ne recevoir personne, de ne pas employer de chauffeurs d'auto qu'il ne connaîtrait pas.

Durant une semaine, rien d'anormal ne se passa et le jeune homme reprit quelque confiance.

Ce qui le désespérait surtout, ce n'était pas l'angoisse de pouvoir être, à chaque instant, n'importe où, attaqué, c'était l'inaction forcée dans laquelle il se trouvait plongé.

Il lui était impossible de faire quelque chose pour Jeanne, il devait, lui-même, se terrer, se contentant de lui envoyer, de temps en temps, des papillons, devinant, hélas! que leurs messages n'apportaient plus à la jeune fille qu'un bien maigre réconfort, qu'un bien faible encouragement...

Un matin, en rentrant, il aperçut, de nouveau, des traces de pas suspectes et remarqua que, pour que l'on ne pût identifier les empreintes, la criminelle — car, ce ne pouvait être que la Darlin! — avait pris la précaution de garnir ses souliers de larges semelles de liège.

Les pas conduisaient, encore, à la fenêtre de la cuisine, laquelle avait été ouverte de la même manière.

Max examina cette pièce, visita le buffet : tous les plats, toutes les bouteilles, tous les pots étaient vides, intacts. Il lui sembla, alors, que les pas s'étaient dirigés vers le couloir : il les suivit, ils le conduisirent dans son cabinet de travail.

Là, plus rien d'extraordinaire, plus de traces, tout en ordre.

Il fit le tour, regardant sous les meubles, derrière les rideaux, scrutant jusqu'au lustre et la chaîne qui le soutenait : rien.

Un peu énervé, il s'assit, machinalement, dans son

fauteuil, devant le bureau, et joua avec un crayon, tout en se demandant quel piège la dame lui avait tendu, cette nuit.

— Un explosif, se disait-il, il n'y faut pas penser : c'est un engin d'homme, et non de femme. Au reste, ne fabrique pas un explosif qui veut! Il faut être du métier!

« Elle n'a pu empoisonner mes aliments ou mes boissons, puisqu'il n'y en a plus ici.

« Des microbes dans l'air? il aurait fallu qu'elle-même portât un masque pour les répandre, ou qu'elle se fût vaccinée : c'est bien compliqué, et puis, une femme, même si personne ne la voit, ne s'enlaidira pas d'un masque, et elle ne se vaccinera pas pour ne pas marquer son épiderme.

« Alors, je ne vois pas...

« Elle a, pourtant, manigancé quelque chose, elle n'est pas venue pour rien!

« Tiens... ces enveloppes sont dérangées! on y a touché! j'en suis sûr! »

Max prit les enveloppes — des enveloppes jaunes communes — et les examina curieusement. Soudain, il devint pâle, son front se couvrit de sueur.

— La misérable! murmura-t-il. Je vais savoir, immédiatement, si je me trompe!

Il saisit, au hasard, une enveloppe, l'emporta dans son laboratoire. Là, sur la gomme, il passa un pinceau mouillé d'azotate d'argent.

— C'est bien ce que je pensais, fit-il : l'azotate révèle la présence d'un arséniate dans cette gomme, et cet arséniate n'est qu'un arséniate de strychnine qui aurait foudroyé la personne passant sa langue dessus!

« La Darlin connaît la chimie! moi aussi, heureusement! La morale de cette histoire est qu'il me faut faire de plus en plus attention. Attention à tous les objets pointus auxquels je pourrais me piquer, et qu'elle aurait pu enduire de toxine tétanique — laquelle me ferait mourir parmi d'affreuses convulsions; attention à mes gants qu'elle pourrait colorer avec des dérivés d'aniline — lesquels pénétreraient

les pores de ma peau; attention aux fleurs parmi lesquelles serait dissimulées une légère ampoule contenant du bromure d'éthyle et se cassant lorsque je toucherais à celle-ci! attention à... »

Max s'effrayait à la pensée de tant de moyens criminels dont disposait son ennemie.

Ce n'était plus une vie!

Il se faisait l'effet d'un condamné à mort attendant, continuellement, son exécution.

Il lui fallait se méfier de tout et de tous, de l'air qu'il respirait, du plancher qui le portait, des gens qu'il croisait, des fenêtres qui s'ouvraient sur son passage, des enfants qui jouaient, des fleurs qui embaumaient, des choses les plus belles et les plus douces, il lui fallait penser, même, aux choses qu'on ne voit pas, et qui pourtant, tuent sûrement, aux microbes, aux rayons X!

— Je commence à bafouiller, se dit-il, cela ne vaut rien; mettons, plutôt, de l'ordre dans mes idées.

« Je vais prendre un peu de café pour m'éclaircir le cerveau. »

Il sortit, se rendit chez un épicier, demanda une livre de café, le fit moudre, le rapporta chez lui, fit chauffer de l'eau.

Le café préparé, il le versa dans une tasse, et la disposa sur son bureau. Il en dégusta une gorgée, et se réjouit de le trouver excellent.

— Quelques gouttes de kirsch ne feraient pas mal, pensa-t-il. Il doit y en avoir encore dans le buffet de la salle à manger.

Il se leva, alla chercher la bouteille, en versa quelques gouttes dans la tasse.

— Hein! s'écria-t-il. Quelle est cette fumée? Eh! eh! mais, c'est de l'acide prussique, lequel m'aurait foudroyé! Très malin, le coup! L'odeur d'amande amère de l'acide devait se confondre avec celle du kirsch qui est analogue. Et sa fumée devait se mêler à celle du café. Malheureusement pour la dame, le café n'était plus assez chaud, et il y a eu dégagement de fumée!

« Ouf! que va-t-elle trouver, maintenant?

« Quelle belle chose que la science! elle sert à perpétrer des crimes dans l'ombre, et à poursuivre d'horribles guerres! Dire que je l'ai tant aimée, et que je l'aime tant encore!

« Et pourtant, elle va me chasser de chez moi; car, je ne dois plus remettre les pieds ici pendant quelque temps, la prudence est la mère de la sûreté. Je pourrais, avant de partir, préparer une bonne petite vengeance, installer un piège dans le jardin, ou un détonateur dans la cuisine; seulement, si je supprime la Darlin, je supprime toute preuve; il me faut donc la laisser vivre en paix — ce qui est une façon de parler! »

Max fit le tour de sa maison, visitant pièce par pièce, rangeant dans les armoires les bibelots auxquels il tenait le plus, mettant dans ses poches certains papiers, disant adieu à ces meubles parmi lesquels sa vie s'était écoulée, et qu'il chérissait parce qu'ils avaient été les témoins de ses joies et de ses douleurs, leur donnant un dernier regard, ne pouvant se décider à les quitter.

Quand les reverrait-il? Les reverrait-il jamais? Son ennemie n'allait-elle pas chercher à anéantir la propriété, à l'incendier? Lui-même ne serait-il pas assassiné tout à l'heure?

Le cœur bien gros, il se rendit dans son laboratoire, désireux d'expédier à Jeanne un dernier papillon.

Mais, quelles paroles confier au commissionnaire? Apprendre à la jeune fille la vérité, l'effrayer, lui enlever tout courage? Jamais!

Alors, mentir? non plus!

Il lui envoya, seulement, ces mots : « Courage... Patience... », et, les yeux pleins de larmes, il s'éloigna de sa maison...

VIII

UN AUTRE INNOCENT ARRÊTÉ

Max avait disparu, il s'était réfugié à Paris, la grande ville où l'on se perd aisément.

Descendu, sous un faux nom, dans un hôtel d'Auteuil, il en sortait le moins possible, prétextant un long mémoire scientifique qu'il devait écrire en quelques semaines.

Et, s'il se promenait, c'était dans les rues désertes, là où il n'y avait pas à redouter de rencontrer des gens pouvant le reconnaître, et, encore, tenait-il, toujours, le doigt appuyé sur la gâchette de son revolver.

— Et je suis innocent! pensait-il. Je n'ai rien à me reprocher, et je suis obligé de vivre comme un criminel! Je n'ai plus qu'à compter sur le hasard! La malheureuse Jeanne demeure en prison, et je ne puis rien pour la délivrer! L'infortunée!

Jeanne, en effet, se désespérait...

Elle ne recevait plus de nouvelles de son fiancé; en vain, elle laissait ouvert, nuit et jour, le vasistas de sa cellule : aucun papillon n'arrivait... elle se trouvait maintenant complètement isolée, absolument séparée du monde, ne voyant d'humain que le visage renfrogné d'une gardienne qui se montrait, une ou deux fois par jour, au judas de la porte.

Elle n'avait même plus la distraction — si cela pouvait s'appeler une distraction! — d'être conduite

au Palais de Justice de Versailles, le juge d'instruction laissant — et pour cause! — sommeiller l'enquête.

La jeune fille aurait courageusement supporté cette solitude; mais, une idée affreuse la hantait qui la lançait dans l'horribles cauchemars.

Pour que Max l'abandonnât ainsi, il fallait qu'il... ne l'aimât plus, c'est-à-dire qu'il... en aimât une autre, car, quelle explication fournir de sa conduite?

Ah! ça n'avait pas été long! Les beaux serments s'étaient vite envolés! Et quelle comédie il avait jouée, les derniers temps, poussant l'hypocrisie jusqu'à lui expédier ces papillons qu'elle recevait avec tant de joie, jusqu'à lui faire croire qu'il ne s'occupait que de la délivrer, alors que, probablement, il ne souhaitait plus qu'une chose : qu'elle demeurât en prison pour filer le parfait amour avec l'autre!

Et, par instants, écœurée, elle se disait, dans son dépit :

— Je voudrais être jugée et condamnée!

La disparition de Max ne désolait pas qu'une seule femme : il en était une, aussi, qui s'en morfondait, qui s'en enrageait : la belle Yvonne!

Chaque nuit, elle visitait de fond en comble sa maison, et comprenait qu'il n'y était pas venu, et ne mordrait plus à ses pièges.

Or, elle avait juré sa perte, et ce que femme veut... Surtout quand le salut de cette femme dépend de la perte de cet homme!

Dans sa colère, elle se vengeait sur les meubles, crochetait les tiroirs, fouillait les papiers, dérangeait tout, laissait tout pêle-mêle, ne pensant même plus à dissimuler ses traces, renversant des vases, cassant des statuettes.

Une nuit, complètement furieuse, voyant que sa proie lui échappait, elle jeta sur un tapis un bidon d'essence, voulant, comme le jeune homme l'avait prévu, incendier la villa; mais, le feu s'éteignit tout seul, et elle se sauva, affolée.

Elle chercha Max dans les hôtels de Versailles, dans les cafés, dans les restaurants, dans tous les

lieux de divertissements, théâtres et cinémas, dans le parc.

Puis, devinant qu'il avait dû se réfugier à Paris, elle s'aboucha avec de louches policiers privés qui prirent son argent sans tenter la moindre démarche.

Alors, une idée infernale lui traversa le cerveau : elle se rendit au Palais de Justice de Versailles, demanda à parler au juge d'instruction.

Elle aborda tout de suite l'affaire, qui demeurait toujours aussi mystérieuse.

— Vous avez reçu, il y a quelque temps, lui dit-elle, la visite d'un jeune homme qui vous a apporté une photographie. Il vous l'a donnée comme étant celle de l'homme assassiné...

— Et qui l'était réellement, les inspecteurs l'ont formellement reconnu.

— Eh bien! je puis vous affirmer qu'en agissant ainsi il voulait détourner vos soupçons : c'est lui l'assassin!

— Mais, vous-même, qui êtes-vous?

— Une pauvre femme... pas très vertueuse... avec de grands besoins d'argent... Bref, cette nuit, je me trouvais seule avec cet homme : il buvait, il buvait, probablement accablé sous les remords; quand il a été tout à fait ivre, il m'a raconté l'histoire, comment il avait assassiné ce malheureux, comment il l'avait expédié dans une malle.

— Il s'appelle?

— Max Rigaud.

Le magistrat sursauta de son siège.

— Vous êtes bien sûre de son nom?

— Oui... Oui, Max Rigaud.

— Mais c'est le pseudo-fiancé de cette jeune fille actuellement sous les verrous?

— Justement! Dans son ivresse, il m'a parlé d'elle.

— Alors, je ne saisis plus! Si ce Max Rigaud a expédié la malle au loin pour se débarrasser du cadavre, comment se fait-il qu'on ait trouvé sa fiancée près du dit cadavre?

La Darlin n'avait pas pensé à cette objection...

Sans perdre son aplomb, elle se contenta de répondre :

— Je n'en sais rien! Je vous ai dit ce qu'il m'avait dit! Au reste, cette photographie qu'il vous a apportée ne suffit-elle pas à démontrer sa culpabilité?

« Alors que personne n'avait identifié le cadavre et que personne ne pouvait l'identifier puisqu'il était en cendres, comment lui possédait-il sa photographie?

— Evidemment... évidemment... Vous pouvez maintenant vous retirer, madame.

« Mais, avant, donnez-moi vos nom, prénoms et adresse. Je vous convoquerai prochainement. »

Elle donna une adresse et un nom faux, et s'en alla, très contente d'elle.

Quand elle fut partie, le magistrat se dit :

— Tout cela n'est pas très clair... Et cette femme ne m'inspire pas confiance... Mandons, toujours, ce Max Rigaud : nous l'interrogerons, et nous verrons bien!

Quand il apprit que Max avait disparu de son domicile, sa conviction, cette fois, fut établie, le jeune homme était coupable!

Sans quoi, il fût demeuré chez lui à la disposition de la justice! Il ne se fût pas enfui, laissant, ainsi que les policiers l'affirmaient, la maison en désordre, les fenêtres ouvertes!

Un innocent ne se cache pas!

D'ailleurs, ce laboratoire dans lequel il passait son temps... Trop de produits chimiques!

Bref, le juge décerna un mandat d'amener contre Max Rigaud, qui fut transmis à tous les Parquets de France, et on eut bientôt fait de le trouver.

— Un revolver sur vous! lui dit l'un des deux inspecteurs chargés de son arrestation. Un faux nom! c'est complet! et vous niez! vous perdez votre temps! avouez, ça vaudra mieux!

On le conduisit à Versailles, où on l'écroua, non sans lui faire remarquer :

— Vous pouvez être heureux, vous allez dormir sous le même toit que votre bien-aimée! Et puis, vous

la verrez bientôt, car vous serez, certainement, confronté avec elle ces jours-ci.

Le lendemain, en effet, on l'amenait au cabinet du juge.

— Depuis que vous m'avez apporté la photographie, fit celui-ci, j'attendais votre visite! Il a fallu aller vous chercher, et l'on ne vous a pas trouvé aisément!

« Veuillez vous expliquer : vous vous cachiez, donc vous êtes coupable! »

Max raconta, alors, toute l'histoire.

Il dit son désespoir en apprenant l'arrestation de sa fiancée, ses démarches infructueuses, les policiers privés qu'il avait employés, il dit les diamants brillant sous le tunnel de Meudon, et, à ce propos, il exposa sa théorie de la « pensée colorée ».

Le magistrat, qui, jusque-là, l'avait écouté d'une oreille distraite, prit un air franchement narquois, et l'interrompit :

— Je vous en prie, n'embrouillez pas les choses avec vos sornettes, parlez sérieusement, je n'ai pas de temps à perdre.

« Il y a assez longtemps que cette affaire traîne!

— Monsieur le juge d'instruction, je vous demanderai la permission de continuer à exposer ma théorie, elle est la seule preuve de...

— Vous appelez ça une preuve! des histoires abracadabrantes qui n'ont ni queue ni tête...

Sans se laisser démonter, Max voulut confondre le magistrat par une révélation qui devait le stupéfier.

— Et si je vous disais, s'exclama-t-il, qu'en ce moment même vous songez à une femme, et que vous pensez qu'elle ment!

— Comment le savez-vous?

— Tiens! c'est donc vrai! Comment je le sais?

« Il m'a suffi d'examiner les diverses colorations que vient de prendre le diamant de votre épingle de cravate! »

Le juge devint cramoisi.

Il pensait, en effet, à certaine femme qu'il aimait, et qui se jouait de lui.

Or, il avait toujours si bien dissimulé cette passion que personne ne la connaissait.

De sorte que la réflexion du jeune homme l'ébranla singulièrement.

— Taisez-vous! s'écria-t-il. Ce que vous dites est inepte! Je pense à vos crimes, et cela me suffit!

« Je vous ordonne de me donner le nom de la victime, de l'homme dont vous m'avez apporté la photographie.

— M. Darlin, demeurant à Paris, rue Tronchet.

— Célibataire, naturellement?

— Non, marié.

— Et sa femme n'a pas signalé sa disparition?

— Pour l'excellente raison que c'est elle qui l'a assassiné, mis dans une malle, et expédié...

— A Versailles-Matelots?

— Où? Je n'en sais rien; Mais, assurément pas à Versailles-Matelots!

— Qu'en savez-vous? La malle n'est pas venue toute seule à cet endroit!

— Elle est passée par là, allant autre part, et c'est à son passage qu'elle a été dérobée et transportée dans le hangar par des cambrioleurs qui, certes, ne se doutaient pas de ce qu'elle contenait!

— Bref! Jeanne Mathis est blanche comme neige!

— Je n'en ai jamais douté une seconde!

— Qu'on l'introduise! je vais vous confronter avec elle. Mais, avant, encore une question : comment vous êtes-vous procuré la photographie de M. Darlin?

— D'une façon bien simple : je l'ai volée chez sa femme!

Le cœur de Max se mit à battre à grands coups.

Jeanne allait paraître, Jeanne, qu'il n'avait pas vue depuis si longtemps, Jeanne à laquelle il n'avait cessé de penser!

Dans quel état la trouverait-il? Quel accueil lui ferait-elle? Que devait-elle penser de son silence?

La porte s'ouvrit, un gendarme s'avança, suivi de la jeune fille.

Pâle, affaibie, elle baissait la tête, regardant le sol, étrangère au monde, ne voyant, n'entendant rien.

Elle s'assit machinalement quand le juge le lui ordonna. Mais, soudain, elle tressaillit à ces mots du magistrat :

— J'ai voulu vous confronter avec Max Rigaud...

A ce nom, elle leva les yeux, et aperçut le jeune homme!

Son visage s'illumina d'une joie infinie, elle le contempla quelques secondes, et, avant que le gendarme ait pu l'en empêcher, elle se jetait dans les bras de Max, et éclatait en sanglots, le front sur son épaule, cependant que le magistrat, enfin vaincu, murmurait :

— Ils sont innocents, pardi! ils ne mentent pas!

Il était amoureux, et cela le rendait indulgent, ce jour-là. Caprice d'amour, car, d'autres jours, cela l'eût rendu féroce!

Mais, décidément, le spectacle de ces deux êtres jeunes, qui confondaient leurs larmes de bonheur en dépit de la triste situation dans laquelle ils se trouvaient, l'émouvait.

Il s'inclinait devant sa beauté, estimant, sans doute, que seules les créatures innocentes sont dignes d'une telle félicité. Il finit par déclarer :

— Cela me suffit! Je vais vous mettre en liberté provisoire. Dans quelques instants, vous serez libres; mais, comprenez-moi bien : j'ai dit « liberté provisoire » et pas « non-lieu », vous êtes toujours inculpés, et devez vous tenir à la disposition de la justice.

IX

OU LA CAGE S'ENTR'OUVRE

Le visage des deux jeunes gens rayonnait maintenant de toute la joie qu'ils éprouvaient à se trouver réunis.

Les larmes étaient bien toujours là, dans les yeux de Jeanne Mathis, mais des larmes de bonheur.

Après les rudes épreuves par où elle était passée, ne voyait-elle pas la fin de son calvaire?

Certes, tout n'était point encore définitivement terminé.

Mais la vérité était en bonne route.

Et puis Max, qui toujours avait remonté son courage, aux moments les plus pénibles qu'elle venait de vivre, son Max qui comptait plus que tout au monde pour elle, ne lui était-il pas rendu?

Elle se sentait si forte maintenant dans l'étreinte des bras de l'aimé...

Le juge d'instruction, dont les fonctions avaient depuis longtemps durci le cœur, ne put s'empêcher de se sentir tout remué par cette scène attendrissante.

Jamais sans doute son cabinet du Palais n'en avait vu de semblable.

Et, en tout cas, son greffier, endurci lui aussi dans le métier, à force de griffonner les interrogatoires, n'en revenait pas de voir son « patron » aussi ému.

Max Rigaud, pourtant, venait de se dégager doucement de l'étreinte où il tenait Jeanne.

Ses traits s'étaient soudain altérés et se tournant vers le magistrat, il lui dit :

— Monsieur le juge, nous ne saurions trop vous remercier, Mlle Mathis, ma fiancée, et moi, de la décision que vous venez de prendre à notre égard, mais je dois vous avouer qu'elle nous met aussi dans une bien dangereuse situation.

— Comment cela? s'exclama le juge, tout surpris de ce langage auquel il ne s'attendait pas, du fait de deux prévenus, rendus à la liberté, si provisoire fût-elle.

— Vous allez tout de suite me comprendre.

« S'il ne nous fallait pas nous tenir à la disposition de la justice, nous partirions sur-le-champ pour le Midi, afin de nous remettre de cet horrible cauchemar, qui nous pèse...

« Mais nous voici, jusqu'à nouvel ordre, consignés dans Versailles, avec défense d'en bouger...

— Eh bien, mais je ne vois pas, coupa le magistrat.

— Ce que cela peut avoir de si particulièrement dangereux? On sent bien, monsieur le juge, que vous ne connaissez pas la femme qu'est cette Yvonne Darlin, ni ce dont elle est capable...

— Je crois, cependant, que j'ai la mesure de ce qu'elle peut faire... Son crime seul suffirait à le démontrer, si tant est qu'elle en est bien l'auteur...

— Evidemment... Mais ce que vous ignorez, monsieur le juge, c'est la haine dont elle me poursuit depuis le jour où je lui ai appris que je savais tout de son horrible forfait.

« Cette femme vraiment surprenante a employé des ruses diaboliques pour se débarrasser de moi, et je puis vous certifier qu'il n'y a pas de sa faute si je suis ici, encore en vie, pour vous le dire...

« Yvonne Darlin, dont j'ignore totalement les antécédents, a certainement fait une étude très poussée de tout ce qui touche à la chimie.

« A maintes reprises, et naturellement en mon absence, elle s'est introduite chez moi, pour m'y tendre des pièges auxquels j'aurais dû me laisser pren-

dre, si le hasard et mes connaissances en chimie également ne m'étaient venus en aide.

« J'en suis encore à me demander comment j'ai pu échapper à la mort, qui me guettait à tout instant et dans les détails les plus courants de la vie habituelle.

« Yvonne, avec une ruse féline, qui ne manque pas de me confondre, épiait tous mes mouvements sans qu'il me fût possible de la surprendre.

« Elle était à même, ainsi, de semer la mort devant moi, au moment précis où, n'étant pas sur mes gardes, je m'y attendais évidemment le moins.

« Elle possède à fond la science des poisons les plus subtils et de leur parfait dosage, pour faire passer quelqu'un de vie à trépas sans éveiller le moindre soupçon. »

Le magistrat qui, jusque-là, avait laissé Max Rigaud parler, sans l'interrompre, l'arrêta alors d'un geste de la main, en disant :

— Ne vous imaginez-vous pas les manœuvres criminelles de cette Yvonne Darlin à votre endroit?

— Je vais vous apporter des preuves à l'appui de mon dire, monsieur le juge, et je ne doute pas que vous soyez convaincu.

Aussitôt, sans hésiter, avec un luxe de détails qui devait stupéfier son interlocuteur, le fiancé de Jeanne Mathis conta par le menu comment il avait toujours été assez heureux pour déjouer les plus noirs desseins de son ennemie acharnée.

Le juge, qui n'en revenait pas, demeurait maintenant très perplexe.

Son front s'était rembruni, et après réflexion, il se laissa aller à déclarer :

— Mon pauvre garçon, je conçois aisément que vos craintes se trouvent justifiées, en ce qui concerne cette infernale créature...

— Mais je la redoute plus encore pour ma fiancée que pour moi!...

« Sachant que cette dernière est en liberté provisoire, elle ne manquera pas de s'attaquer à elle, ne

serait-ce que pour tirer vengeance de moi, en me touchant dans ce que j'ai de plus cher...

— Je reconnais, déclara le magistrat fort embarrassé, que votre situation à tous deux, votre fiancée et vous, est fort périlleuse.

« D'autre part, cependant, je ne sais vraiment pas que faire?

« Je ne puis tout de même pas vous maintenir en prison, après m'être prononcé pour votre mise en liberté provisoire et ceci, pour vous mettre à l'abri des embûches d'Yvonne Darlin!

« Outre que je me rendrais ainsi la risée de tout le monde, ce serait encore confesser que ceux qui ont pour mission de veiller à l'ordre public sont incapables de soustraire un jeune couple à la vengeance d'une criminelle.

« Ce serait, en un mot, proclamer la faillite de la police et le triomphe d'une *gangster*.

« Vous voyez où cela peut nous conduire...

— Alors, rétorqua Max, ne nous assignez pas Versailles comme seul lieu de résidence, monsieur le juge...

« C'est délibérément nous exposer à devenir les victimes de ce monstre femelle.

« Versailles n'est pas si grand et elle saura bien nous y découvrir...

« Si encore je pouvais mettre Mlle Mathis en lieu sûr, je veillerais plus librement à ma propre sécurité... »

A ce moment, le greffier eut une petite toux sèche, qui n'offrait pourtant rien d'alarmant.

C'était la manière discrète qu'il avait d'appeler sur lui l'attention du magistrat.

Celui-ci, d'ailleurs, ne s'y trompa point.

Il leva les yeux sur son greffier Joffrin, un homme d'âge déjà, modeste rouage dans la machine judiciaire.

Il comprit qu'il avait quelque communication urgente à lui faire, et d'un muet regard l'interrogea.

Tout de suite l'autre se risqua :

— Je m'excuse, monsieur le juge, d'intervenir en

la matière, mais peut-être y aurait-il moyen de tout arranger de simple façon...

— Voyons, fit le magistrat, conciliant.

— Vous savez que j'habite tout à côté de Versailles...

— A Jouy-en-Josas, oui, je sais...

— Une petite maison, où il me serait aisé d'offrir l'hospitalité à Mlle Mathis... Nul ne saurait, dans le voisinage, qui elle est, ni même qu'elle est là... Ma femme s'occuperait d'elle et de mon côté je pourrais l'aviser, si sa présence devenait nécessaire au palais.

« M. Rigaud, lui, resterait à Versailles, et délivré de tout souci au sujet de sa fiancée, pourrait, comme il le dit, veiller à sa propre sécurité.

« Je crois que ce serait ce qu'il y a de plus simple. Et il suffirait pour cela d'assigner à Mlle Mathis, comme lieu de sa liberté provisoire, Versailles et ses environs, dans un rayon de quelques kilomètres...

— Vous êtes dans le vrai, Joffrin, reconnut le juge, heureux de se voir ainsi sorti d'embarras.

Puis, se tournant vers les deux jeunes gens :

— Je pense également, fit-il, que la solution offerte pas mon greffier est au mieux de vos intérêts.

« Qu'en dites-vous, monsieur Rigaud? »

Max, à son tour, consulta sa fiancée du regard.

Cette dernière ayant fait, de la tête, un signe d'assentiment, il répliqua presque aussitôt :

— J'ai idée, en effet, que tout serait pour le mieux, et je vous remercie, monsieur Joffrin, de l'offre toute gracieuse que vous nous faites.

« Mais il est bien entendu que tous les frais nécessités par la présence de ma fiancée chez vous sont entièrement à ma charge. »

Les instructions du juge ne tardèrent point :

— Eh bien, puisque tout est arrangé ainsi, veuillez faire la rectification, monsieur Joffrin, du lieu de résidence de Mlle Mathis...

— Une dernière question, s'exclama Max Rigaud. Tout en se retirant à Jouy-en-Josas, est-il permis à

ma fiancée de venir me voir, au cas où des faits nouveaux viendraient à se produire?

— Evidemment, s'exclama le magistrat impatient d'en finir. Mais à ses risques et périls, car si Yvonne Darlin venait à retrouver sa trace...

— C'est bien ainsi que je l'entends, déclara le jeune homme, et nous ne manquerons pas, au reste, de nous entourer de toutes les précautions voulues.

Le magistrat venait de se lever.

Ses interrogations étaient terminées pour ce jour-là, et d'un signe de tête, il fit comprendre au jeune couple d'avoir à se retirer.

Il ajouta pourtant :

— Je vous rappelle, une dernière fois, que vous êtes toujours inculpés et restez, bien que libres, à la disposition de la justice.

Il faudrait n'avoir jamais aimé pour ne pas s'imaginer le bonheur des deux fiancés libres enfin, de se conter leurs amours sous le ciel bleu, parmi les fleurs, au son du gazouillis des oiseaux.

— Max, en effet, sous la conduite de Joffrin, avait tenu à accompagner Jeanne à Jouy-en-Josas, et une fois qu'il la vit installée dans la maison du greffier, il avait profité de cette fin de journée pour visiter avec elle ce coin si pittoresque et si peu connu de la banlieue parisienne.

Ils vécurent là quelques heures délicieuses qui leur faisaient oublier l'affreux séjour de la prison préventive.

Mme Joffrin était la meilleure des femmes, et de prime abord elle prit Jeanne Mathis en affection.

Son mari, qui n'avait guère de secrets pour elle, lui avait conté l'étrange odyssée de Jeanne Mathis, celle de Max Rigaud ensuite.

Il lui avait fait part aussi du brusque revirement qui s'était produit dans l'esprit du juge en présence de la fausse accusation portée par Yvonne Darlin, accusation que les révélations de Rigaud avaient totalement détruite.

Aussi Mme Joffrin, âme sensible, faisait-elle montre

de la plus vive sympathie à l'égard du jeune couple.

— Tranquillisez-vous, déclarait-elle à Max, je me charge d'être aux petits soins pour votre petite fiancée, et je vous assure bien que ce n'est pas ici qu'elle courra le moindre danger...

Rigaud craignit que demeurée seule elle s'ennuyât un peu et promit de lui envoyer, par le greffier, quelques livres pour la distraire.

— Qu'à cela ne tienne, intervint Joffrin, nous recevons pas mal de journaux au palais, et le soir en revenant de Versailles, j'en apporterai à Mlle Mathis, si elle le désire...

— Oh! oui, s'exclama la jeune fille, que je me tienne un peu au courant de tout ce qui se passe...

Les deux jeunes gens s'étaient séparés assez tard dans la soirée, et le dernier train pour Versailles étant depuis longtemps parti, Joffrin s'était formellement opposé à ce que Max fît à pied le trajet de quelques kilomètres.

— Tout de même, se récria Rigaud, je connais le pays à fond, ayant toujours vécu dans la région, et sûrement que mon ennemie mortelle ne soupçonne pas ma présence ici.

— Laissez-moi faire, mon ami. Nous avons ici, à Jouy, le baron de Chambert qui, tous les soirs, revient de Paris par le train arrivant à Versailles à 22 heures 30.

« Son chauffeur va l'attendre à la gare de la rive droite.

« Je suis certain qu'il n'est pas encore parti et comme je le connais fort bien, il ne refusera pas de vous conduire à Versailles, en allant au-devant de son maître.

« Venez vite avec moi... »

Et comme Max s'attardait à échanger avec Jeanne un dernier baiser, Joffrin s'écria :

— Mais venez donc!... Oh! ces diables d'amoureux!...

X

EST-CE ELLE?

Une ombre hélas s'étendait sur la félicité des deux jeunes gens.

Yvonne Darlin ne poursuivrait-elle pas sa vengeance, maintenant qu'elle se savait perdue sans rémission?

Max Rigaud en était bien convaincu.

Que risquait-elle? Rien.

Elle n'en était pas à un forfait de plus ou de moins.

Très certainement, avant de tomber aux mains de la justice et se voyant perdue, elle chercherait encore à se débarrasser de celui qui l'avait dénoncée.

Et, dans sa lâcheté, elle tenterait sûrement aussi de frapper la jeune fille qu'il aimait!

A l'heure présente, et les sachant tous deux en liberté provisoire, elle devait s'efforcer de découvrir leur retraite.

Le séjour de Jeanne à Jouy-en-Josas ne pouvait que l'avoir dépistée, mais elle ne manquerait pas de retrouver les traces de Max.

Et si celui-ci, se tenant sur ses gardes, pensait pouvoir se défendre, sa fiancée, par contre, était dans une mortelle angoisse à son sujet, craignant toujours le pire pour lui.

Aussi parcourait-elle avidement les journaux que Joffrin lui rapportait le soir.

Les feuilles de Paris, d'ailleurs, l'intéressaient moins que les gazettes locales, car elle se doutait bien

que l'horrible criminelle devait rôder dans Versailles, dans le but de les découvrir tous deux et, à défaut du couple, Max tout au moins, à qui elle avait voué une haine mortelle.

Si elle le retrouvait, elle lui tendrait quelque piège infernal.

Et d'après ce que son fiancé lui avait dit d'Yvonne, nul doute qu'elle mettrait au service de sa vengeance les dernières découvertes scientifiques.

Depuis qu'elle était en liberté provisoire, Jeanne Mathis n'avait point encore risqué de se rendre à Versailles.

Un matin, pourtant, un petit fait-divers qu'elle avait lu dans un journal de la région la fit bondir.

On venait de repêcher dans la Seine, à Bougival, le corps d'une femme qu'on supposait être Yvonne Darlin, d'après les papiers trouvés dans ses vêtements.

Elle communiqua l'étrange nouvelle à ses hôtes et décida sur-le-champ de se rendre à Versailles, auprès de Max.

Etait-ce donc la fin de l'horrible cauchemar?

Toute joyeuse, elle accourut chez son fiancé en s'exclamant :

— Nous pouvons dormir tranquilles! Lisez cet article!

— Il lut : *A Bougival, près du pont, on a retiré de la Seine un cadavre, déjà fort décomposé, qui flottait. C'est celui d'une jeune femme, Yvonne Darlin, demeurant à Paris, rue Tronchet, qui se trouvait sous le coup d'une grave accusation et allait être arrêtée. Le corps ne portant aucune trace de blessure, il y a lieu de croire que la dame s'est fait justice elle-même.*

— Hum... hum... murmura Max, la Darlin n'a pas une tête à se suicider! Elle est bien trop lâche! Mon opinion est que, si elle n'a pas été assassinée, le cadavre n'est pas le sien, c'est celui d'une femme qui lui ressemble.

— Continuez de lire l'article!

Il continua : *Son linge, fort élégant, porte ses ini-*

tiales. Elle s'était parée de nombreux bijoux, entre autres de deux beaux solitaires d'oreilles. Dans son corsage, l'on a retrouvé des papiers à son nom, quittance de loyer, passeport, etc.

— Tout cela ne prouve rien!

— Vous êtes difficile, Max... Que vous faut-il de plus pour vous convaincre?

— Vous ne connaissez pas la Darlin! Au reste, je vais allez voir. Mais j'avoue que, si je me trouvais réellement en présence de son cadavre, je serais ennuyé : il n'y aurait plus moyen de faire la preuve de son crime, et l'on nous accuserait encore!

Il se rendit à Bougival d'où il repartit presque aussitôt pour Versailles, le corps ayant été transporté à l'hôpital de cette ville.

Après bien des démarches, il finit par pouvoir l'examiner. Tout de suite un détail le frappa : les diamants que la morte portait aux oreilles n'étaient pas ceux d'Yvonne.

Il les connaissait bien. Il les avait suffisamment maniés et regardés, il était sûr que ce n'étaient pas eux! Il demanda à un gardien de les détacher, les étudia au grand jour et déclara :

— Ce n'est pas du diamant, c'est du strass. Quant au cadavre, il est trop décomposé pour que je puisse me prononcer et l'identifier.

« Pourtant, il ne me paraît pas être celui de Mme Darlin. »

Il se retira, et erra dans le parc, désireux de réfléchir.

— Non, ce n'est pas elle! se dit-il. Elle a pris un cadavre qui lui ressemblait vaguement, et elle l'a paré de ses papiers et de ses bijoux.

« De ses bijoux... sauf des diamants, car, au dernier moment, l'intérêt l'a emporté, elle les a gardés et remplacés par des morceaux de verre.

« A moins de supposer qu'un voleur ne les ait enlevés au cadavre et n'en ait substitué des faux...

« Mais non! il aurait pris tous les bijoux sans se donner la peine de les changer!

« Où peut être la Darlin?

« Une chose doit me rassurer : elle se fait passer pour morte, elle ne viendra plus nous menacer, Jeanne et moi, elle va se tenir tranquille, on n'entendra plus parler d'elle.

« Comment la retrouver?

« Elle a, pardi! endossé les papiers et la personnalité de celle à laquelle elle a donné les siens, et elle vit sous son nom.

« Reste donc à identifier la disparue.

« Où la Darlin a-t-elle pris son cadavre?

« Dans l'eau? Non! elle ne l'aurait pas repêché elle-même, déshabillé, rhabillé de ses propres vêtements, chaussé, etc...

« C'est un manège auquel on ne peut se livrer que sur une personne morte récemment. Elle n'a pu non plus prendre le cadavre sur son lit de mort : les voisins ou les infirmiers s'en seraient aperçus!

« Continuons nos déductions : où peut-on se procurer des cadavres? Nulle part, évidemment! Mais, enfin, dans les hôpitaux, il y en a qu'on n'enterre pas, qu'on envoie à la salle de dissection, ou au four crématoire... Bon! j'allais m'embarquer sur une piste idiote : la Darlin n'a pu prendre le nom d'une femme morte à l'hôpital, puisque celle-ci y serait morte sous ce nom! Elle n'a pu prendre que le nom d'une personne dont la mort n'a pas été constatée officiellement. Aurait-elle commis un nouveau crime? Elle en est bien capable! »

Tout en réfléchissant, il était arrivé sur le bord du grand canal. Il faisait un temps délicieux, le soleil se reflétait sur l'eau, les oiseaux passaient et repassaient en jetant de petits cris. Un fauteuil traînait là. Max, fatigué, s'y assit, oubliant sa préoccupation, s'amusant à contempler les libellules qui montaient et descendaient. Il fermait à demi les yeux, hypnotisé par la réverbération, quand, soudain, il frémit : dans l'eau, comme dans un miroir, il apercevait une tête de femme qu'il ne connaissait que trop, celle d'Yvonne! Il crut, d'abord, rêver. Mais non, la tête avançait, sur un corps, de son côté, c'est-à-dire der-

rière lui. Et, tout à coup, il aperçut braqué vers lui, un revolver!

Eloignant brusquement le fauteuil, il se jeta, d'un bond, à droite. Il était temps, le coup était déjà parti! Il ne laissa pas à la criminelle le temps d'en tirer un second, il s'élança sur elle, la renversa brutalement, et lui serra le cou de toutes ses forces. Quand il la vit presque suffoquée, il la fouilla, saisit tous les papiers qu'elle portait; puis, constatant qu'elle revenait à elle, il lui asséna quelques formidables coups de poing sur le crâne pour l'étourdir et, rassuré, certain qu'elle ne bougerait pas de si tôt, il partit à la recherche de gardes. Bientôt, heureusement, il en rencontra deux, les ramena, et les pria de l'aider à transporter la femme au commissariat de police. Il l'avait si gentiment frappée qu'elle ne se réveilla que quand elle y fut arrivée.

XI

LA CONFESSION D'YVONNE DARLIN

— Monsieur le commissaire, dit Max, voici les papiers que j'ai trouvés sur elle : ces papiers ne sont pas les siens, ce sont ceux de la malheureuse repêchée à Bougival.

— C'est faux! s'écria Yvonne, ces papiers sont bien les miens!

— Et les diamants que vous avez aux oreilles ne sont peut-être pas ceux d'Yvonne Darlin? Vous savez, on les reconnaîtra au Mont-de-Piété!

Elle baissa la tête, comprenant que, cette fois, elle était pincée.

— Où avez-vous pris le cadavre? demanda le magistrat.

— Le hasard... A Auteuil, sur le bord du fleuve... une désespérée qui, devant moi, s'est jetée à l'eau... je n'ai pas appelé au secours... j'ai attendu qu'elle reparût à la surface... j'ai demandé une barque... j'ai attaché la noyée dessous... j'ai ramé jusqu'à Bougival... j'étais tuée de fatigue... j'ai enlevé ses vêtements, je lui ai mis les miens, j'ai revêtu les siens... je jure que je dis la vérité?

— Et vous vouliez tuer M. Max Rigaud, tout à l'heure?

— Oui! par vengeance! Depuis qu'il m'a dénoncée, j'ai perdu la tête, je ne sais plus ce que je fais...

— Le saviez-vous donc quand vous avez assassiné votre mari? Car, c'est bien vous, n'est-ce pas, qui l'avez assassiné?

— Oui.

— Dans quel but?

— Il me trompait...

— Dites la vérité?

— Pour toucher une assurance qu'il avait contractée en ma faveur.

— Racontez le crime?

— Je l'ai tué, dans son cabinet de travail, d'une balle de revolver, pendant qu'il me tournait le dos... Il est tombé comme une masse... J'ai eu peur... J'ai été sur le point d'appeler... J'ai cru que j'allais devenir folle... Les voisins n'avaient pas entendu la détonation... J'ai vidé une malle qui se trouvait dans mon cabinet de toilette, et je l'ai traînée... J'ai saisi l'argent et les papiers qui étaient dans les poches de mon mari, et je l'ai basculé dans la malle... Comment en ai-je eu la force, je n'en sais rien... Il n'entrait pas... J'ai dû appuyer de tout mon poids... Après, ç'a été le couvercle que je ne pouvais arriver à fermer... Je suais à grosses gouttes, mon cœur battait à éclater... J'ai lavé les taches de sang qui se trouvaient sur le tapis... Il y en avait une qui ne voulait pas disparaître... toujours elle réapparaissait... J'ai pris une douche glacée, je me suis habillée, j'ai été chercher un commissionnaire, je lui ai fait descendre la malle, il l'a chargée sur un taxi, et

je l'ai conduite à la gare des Batignolles, où je l'ai expédiée, en petite vitesse, dans la première ville dont le nom m'est passé par la tête, Brest... J'ai tout dit... ne m'en demandez pas plus... Je suis brisée...

— Encore une question : c'est vous qui avez mis le feu au cadavre?

— Oui... J'ai appris, par les journaux, que des voleurs s'étaient emparés de la malle, et que la police avait ainsi découvert le mort. Ma folie n'a fait qu'augmenter; car, enfin, j'aurais pu nier au cas où j'aurais été soupçonnée, et toucher l'assurance. Cela pouvait, même, me servir, dans un sens, puisqu'ainsi la mort de mon mari se trouvait officieusement constatée. Mais j'avais complètement perdu la raison, je ne calculais plus... je n'avais plus de plan...

— Et vous n'avez pas eu un instant de remords quand on a arrêté et maintenu en prison Mlle Jeanne Mathis?

— Ma foi non! répondit-elle cyniquement.

— Quel était votre plan quand vous avez assassiné votre mari?

— Je pensais que la malle, envoyée en consigne à Brest, y resterait assez longtemps, sans qu'on s'occupât d'elle (je savais que le corps ne se décomposerait pas parce qu'alcoolisé, et n'attirerait pas, par conséquent, l'attention grâce à l'odeur), pour faire dresser l'acte de décès de mon mari, et toucher l'assurance.

— Signez vos aveux.

Elle signa d'une main ferme et suivit, docilement, les gendarmes qui la conduisaient en prison.

Max courut chez sa fiancée, il lui raconta le drame.

— Il ne nous reste plus, dit-il en terminant son récit, qu'à fixer la date de notre mariage! Le cauchemar est fini! Si nous déjeunions, il est dix-sept heures, et depuis ce matin, je suis à jeun! L'arrestation de la dame, son interrogatoire, ça n'en finissait pas!

— Allons déjeuner!

Dans la rue, il acheta un journal du soir; il contenait les événements du matin et l'article finissait

ainsi : *Bonne journée pour la justice! D'autant meilleure qu'au dernier moment nous apprenons l'arrestation de toute la bande qui pillait la gare de marchandises de Versailles-Matelots. Tout le mystère se trouve ainsi éclairci.*

...Devons-nous dépeindre le bonheur de Max et de Jeanne? Dorénavant, ils n'avaient plus rien à redouter. Nous ne pousserons pas le paradoxe jusqu'à affirmer que les horribles angoisses qu'ils avaient traversées leur apprirent à mieux apprécier la joie d'un amour partagé, mais il est certain qu'après un sombre orage, le soleil paraît plus clair, les fleurs plus éclatantes, les oiseaux plus légers, le ciel plus bleu, la vie plus douce. Les fiancés goûtèrent une félicité infinie, leur existence n'était plus qu'un poème d'amour qu'ils chantaient parmi les roses, parmi leurs amis les papillons qui avaient été leurs fidèles messagers, et qui, maintenant, escortaient magnifiquement leur allégresse...

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

L'armoire au cadavre

ROMAN POLICIER

par J. FLORÉAL

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 11-9-34

LA MEILLEURE COLLECTION
DE ROMANS POLICIERS

CRIME ET POLICE

Paraît tous les samedis

AU PRIX DE

0 fr. 75

LE ROMAN COMPLET
SOUS COUVERTURE PHOTOGRAPHIQUE

•

J. FERENCZI et Fils, édit., 9, rue Antoine-Chantin - PARIS (14e)

IL N'EST PAS FAIT
D'ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 1934
(*Made in France*)